

Pourquoi Pas?

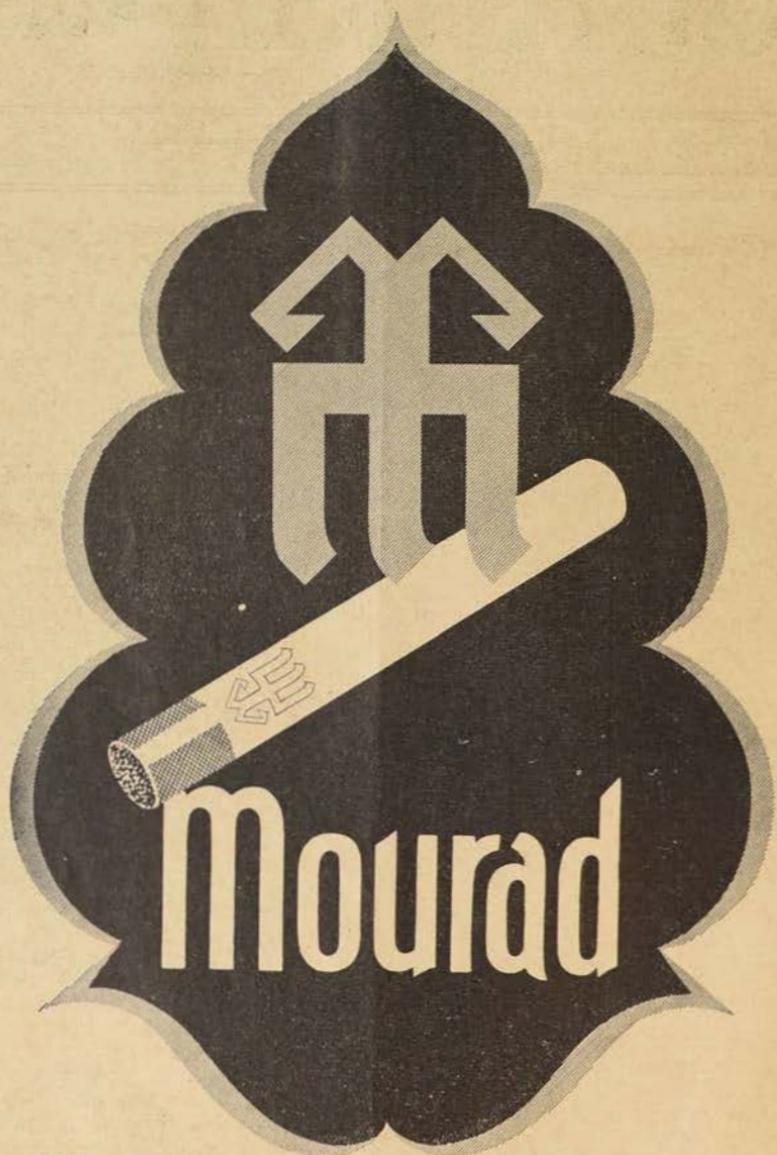
GAZETTE HEBDOMADAIRE PARAISSANT LE VENDREDI

L. DUMONT-WILDEN — G. GARNIR — L. SOUGUENET



Le Comte André de Kerchove de Denterghem

Gouverneur de la Flandre Orientale



"Douce comme un matin d'Orient"

Pourquoi Pas ?

L. DUMONT-WILDEN — G. GARNIR — L. SOUGUENET

ADMINISTRATEUR : Albert Collin

ADMINISTRATION ? 4, rue de Berlaumont, BRUXELLES	ABONNEMENTS			Compte chèques postaux N° 16,664 Téléphones : N° 187,83 et 293,03
	Un An	6 Mois	3 Mois	
Belgique	42.50	21.50	11.00	
Congo et Etranger	51.00	26.00	13.50	

Le Comte André de Kerchove de Denterghem

Nous ne savons plus quel diplomate étranger qui avait longtemps séjourné parmi nous disait : « En Belgique, on n'est pas Belge : on est Bruxellois, Anversois, Gantois, Liégeois... » Cette formule n'est peut-être pas tout à fait exacte, mais elle comporte une bonne dose d'exactitude. Ce caractère local et civique est un des traits saillants de notre histoire et de notre vie nationale. Cela présente quelques inconvénients : on l'a bien vu lorsqu'il s'est agi de choisir la ville où aura lieu l'exposition de 1930 ; cela présente aussi de sérieux avantages. Ce trait de nos mœurs publiques est le garant de notre originalité et après avoir souri de ce particularisme dont les manifestations sont parfois un peu puériles l'observateur étranger finit par nous féliciter de l'avoir maintenu. Il remarque que grâce à cet esprit chacune de nos villes a conservé son caractère propre malgré l'exiguïté d'un territoire, qui fait qu'un homme d'affaires un peu actif peut très bien partager sa journée entre deux ou trois « places » du pays. Bien mieux, nos villes se développent et se transforment selon leur type et conservent au travers des siècles le même plan moral. Edmond De Bruyn a écrit jadis une page admirable sur l'évolution d'Anvers, port et comptoir, creuset des races qui d'un Italien, d'un Espagnol, d'un Allemand, d'un Français font, au bout de deux générations, un Anversois authentique et plus jaloux de la splendeur de sa ville qu'un van de Werve. De même à Liège, de même à Gand.

Et chose curieuse, la perpétuation de cet esprit local semble avoir pour condition dans notre pays, par ailleurs si démocratique, la conservation d'une aristocratie locale généralement d'origine bourgeoise et échevinale d'ailleurs. On la plaisante, on la blague, on la fronde, mais au fond on la respecte. On la respecte particulièrement dans cette rude ville de

Gand, la cité noire et rouge, la Florence du Nord, dont la tragique et magnifique histoire n'est qu'une longue guerre civile entre ses grands bourgeois, ses portiers et ses corporations de petits métiers, Les gens du Vooruit, les descendants des Chaperons blancs du XIV^e siècle voteront toujours assurément contre les grands bourgeois, les industriels qui perpétuent la race de leurs patriciens. Mais ils ne sont pas fâchés du tout d'en avoir quelque représentant comme bourgmestre ou comme gouverneur.

???

Depuis l'existence de la Belgique indépendante, c'est d'ailleurs une tradition de choisir ces magistrats éminemment décoratifs que sont les gouverneurs dans l'aristocratie locale des chefs-lieux de province, heureuse tradition qui crée un lien entre le particularisme belge et la centralisation nécessaire à un Etat moderne.

Aussi quand Maurice Lippens, patricien gantois, résigna ses fonctions de gouverneur de la Flandre Orientale pour prendre celle de gouverneur du Congo trouva-t-on tout naturel de lui voir comme successeur le comte André de Kerchove de Denterghem, son cousin. Le gouvernement de la Flandre est en effet une manière d'apanage dans cette famille dont l'histoire est mêlée avec celle de la ville depuis des siècles. Le grand-père du comte André de Kerchove était déjà gouverneur de la Flandre, son père le comte Oswald, fut sénateur, son oncle, Hippolyte Lippens, fut également sénateur et bourgmestre de Gand ; enfin le prédécesseur de M. Maurice Lippens au palais du gouvernement provincial était encore un de Kerchove, mais d'une autre branche, un de Kerchove d'Exaerde.

Ces de Kerchove d'Exaerde sont des de Kerchove catholiques, les de Kerchove de Denterghem,

Pourquoi ne pas vous adresser pour vos bijoux aux joailliers-orfèvres

LE PLUS GRAND CHOIX

Colliers, Perles, Brillants

PRIX AVANTAGEUX

Sturbelle & Cie

18-20-22, RUE DES FRIPIERS, BRUXELLES

LE JOYEUX CHAMPAGNE SAINT-MARCEAUX

DONNE L'ENTRAIN
ET LA GAÏETE

IMPORTATEUR GÉNÉRAL POUR LA BELGIQUE

Maison VAN ROMPAYE FILS SOCIÉTÉ ANONYME

RUE GALLAIT, 176, A BRUXELLES — TÉLÉPHONE 115,43

Let
Poliflor
polish
your floor!

pour
Meubles
Parquets
Lino
Carrosserie
d'automobiles



L'AGENT EST SANS PITIÉ



— Et quand vous seriez JEAN BERNARD-
MASSARD lui-même, vous ne m'empêchez pas
de vous répéter qu'il est temps d'aller vous
coucher!

JEAN BERNARD-MASSARD

Grand Vin de Moselle champagnisé
GREVENMACHER-SUR-MOSELLE
GRAND-DUCHÉ DE LUXEMBOURG

Dancing SAINT-SAUVEUR
le plus beau du monde

TAVERNE ROYALE

Galerie du Roi - rue d'Arenberg
BRUXELLES
Café - Restaurant de premier ordre

les deux meilleurs hôtels-restaurants de Bruxelles

LE MÉTROPOLE

PLACE DE BROUCKÈRE

Splendide salle pour noces et banquets

LE MAJESTIC

PORTE DE NAMUR

Salle de restaurant au premier étage

LE DERNIER MOT DU CONFORT MODERNE

s de Kerchove-Lippens sont des de Kerchove libéraux, car dans la Belgique d'hier les deux grands partis historiques se partageaient l'aristocratie comme tout le reste; les Lignes étaient libéraux, les Médiocres catholiques. Ce sont des choses qu'il n'est pas mauvais d'enseigner aux générations nouvelles qui naissent de plus en plus ce passé récent.

Le père de notre homme du jour, le comte Oswald de Kerchove, était même une des colonnes du parti libéral, une vraie colonne de soutien, car avec sa haute taille, sa corpulence, ses larges épaules, sa dévotion aux principes, aux sacrés principes, il donnait immédiatement une impression de chef. Gouverneur du Hainaut sous le dernier ministre libéral, donna sa démission pour devenir sénateur et, pendant des années, à l'époque où le parti libéral à la Chambre était pour ainsi dire inexistant, il représentait avec son beau-frère Hyppolite Lippens, Bara, Emile De Mot, Emile Dupont, une opposition constitutionnelle dont le talent et l'autorité compensaient la faiblesse numérique. Dans la Ville de Gand d'ailleurs, devenue au point de vue électoral catholique et socialiste, il conserva une sorte de popularité « en marge » due à sa haute taille, à sa large bonhomie et à l'intelligente passion qu'il mit à protéger l'horticulture gantoise. On votait contre lui, mais on célébrait ses mérites et on finit même par lui élever un monument qui, fondé par les Allemands, a été réédifié depuis.

???

Tout cela fait une tradition familiale pleine d'orgueil assurément, mais aussi de dignité et de dévouement au bien public. Ces patriciens gantois ne sont pas toujours commodes, surtout les Lippens qui ont tant de caractère que cela devient parfois un sacré caractère. Ce sont de rudes chefs d'industrie, âpres et durs en affaires, mais qui prennent au sérieux leur rôle de chefs et d'aristocrates et qui savent au besoin lui sacrifier leurs aises, leurs goûts et même leur fortune. Le comte André de Kerchove est sous ce rapport tout à fait digne de sa lignée. Mais s'étant formé dans la diplomatie, il a adouci sa manière d'une courtoisie de grand seigneur et d'une amabilité souriante de clubman international. Depuis les bancs de l'Université et de l'Athénée, il a été suivi par une de ces réputations de bon garçon qui sont funestes quand on n'a pas de caractère mais qui sont précieuses quand on en a. Cet aristocrate a le culte de l'amitié et même de l'amitié de collège — et pourtant Dieu sait si elles sont parfois encombrantes pour un homme en place, les amitiés de collège —; on cite tels petits fonctionnaires, tels magistrats gantois qui ont dû leur avancement rapide à leur ancien copain André de Kerchove. Au gouvernement provincial, il est à la fois « bon garçon » et gentilhomme. Dans ce vieil hôtel provincial où M. de Kerchove d'Exaerde faisait régner une dignité un peu gourmée, il a apporté un sens très

moderne du faste et de la réception. Heureusement secondé par la comtesse de Kerchove (de la lignée bruxelloise des Maskens), il a donné à son rôle de gouverneur une allure décorative dont les Gantois lui savent grand gré.

Les réceptions au gouvernement sont devenues célèbres. Un éclectisme intelligent préside aux invitations. Beaucoup d'artistes ont passé par les salons du gouvernement. Lorsque la Comédie Française donne une représentation à Gand, sociétaires et pensionnaires sont conviés par la comtesse de Kerchove. D'autre part, elle ne se contente pas de donner les bals réglementaires et officiels. Une fête costumée — mauve et jaune — a été le grand événement mondain à Gand de ces dernières années. La comtesse de Kerchove patronne aussi les grandes fêtes de charité: on peut citer une revue mondaine, à grand spectacle, au Théâtre Royal; une reconstitution historique: « Nos Maîtres chez eux » (Van Eyck, Memling, Breughel, Rubens, Teniers). De tout cela, le gouverneur prend sa part. Il mène de front le gouvernement de la province et une vie mondaine mouvementée. Sauf activité est débordante et il vit dans un vrai tourbillon. Bref, c'est un gouverneur qui gouverne, mais qui ne croit pas « qu'il est de son devoir d'oublier qu'il est jeune. Ajoutons qu'au point de vue physique, il perpétue le caractère « costaud » de tous ceux de sa race avec on ne sait quoi de sportif et, comme disent nos jeunes filles modernes, de « bien balancé ». Il est digne d'être le gouverneur d'une ville où les choristes de théâtre (nous ne manquerons jamais de le dire désormais) perpétuent éternellement, jeunes et frais, le type de l'Apollon du Belvédère. Disons-le froidement: le comte André de Kerchove est pour Gand un gouverneur idéal.

LES TROIS MOUSTIQUAIRES.

Pour les bas de soie.

Les bas de soie s'abîment rapidement si pour leur lavage vous n'avez soin d'employer un savon bien approprié. Conservez leur fraîcheur et leur brillant en les lavant au





A M. Clemenceau, saisi

Vous fûtes saisi, Monsieur, et nous le sommes aussi, saisis par votre saisissement. Vous fûtes saisi par le fisc, dit-on. Cette histoire traîne un peu partout, depuis quelque temps. On ne la confirme ni l'infirme. Elle n'est peut-être pas vraie; mais elle est vraisemblable et, vraisemblable, elle est trop belle pour qu'on ne la commente pas.

Le receveur des contributions de qui vous relevez en tant que citoyen quelconque, absolument quelconque et contribuable aussi aplatisseable que n'importe quel autre, vous avait envoyé une note trop salée, indûment salée, peut-on même dire. Vous devez être un homme très fort et qu'on n'a pas suffisamment compris, malgré toute la gloire et la popularité dont on vous entoura jadis, car, d'un coup d'œil, nous ne dirions pas d'aigle mais de tigre, vous avez relevé l'erreur. On vous en demandait trop. Vous n'en deviez pas tant.

Le chapeau en bataille, les mains gantées de gris-perle, et la canne décrivant encore quelques-uns de ces moulins auxquels vous demeurez fidèle dans l'arrière-vieillesse, vous vous en allâtes chez le fonctionnaire. Bien entendu, il vous fit faire antichambre et longuement. Fites-vous queue, comme on dit? L'histoire anecdotique ne le précise pas; mais nous aimons à le croire, parce que cela doit être comme cela. Il ferait beau, d'ailleurs qu'il n'en fût pas ainsi. Où irions-nous, si un citoyen quelconque, Georges Clemenceau, avait un tour de faveur pour contempler face à face la gloire du receveur des contributions? Vous lites donc queue; mais enfin, vous fûtes reçu à votre tour de contribuable. Vous contemplâtes face à face la gloire du distingué fonctionnaire; vous expliquâtes votre requête et précisâtes l'erreur.

Ah! Monsieur, la légende, la légende si belle, dit que vous fûtes reçu comme un tigre dans un jeu de quilles et encore! un tigre, un vieux tigre dont on n'a plus peur et qu'on s'apprête à disposer en descente de lit. De telles histoires ont réglé les peuples, les bons peuples friands d'égalité: Frédéric a condamné la requête du meunier Sans Souci. Napoléon arrêté par la sentinelle: « *Quand vous seriez le Petit Caporal, vous ne passeriez pas!* », tout cela a consolé jadis l'Allemand ou le Français de l'humiliation qu'ils ressentait sous la tyrannie. Mais maintenant, maintenant que le peuple est souverain, maintenant que tous ces gens qui étaient là avant vous étaient vos maîtres, vos rois, puisqu'ils étaient plus nombreux, puisqu'ils étaient le nombre, ils auraient pu héri-

ter de la courtoisie des souverains d'autrefois, vous faire place, à vous qui avez été le bon serviteur. Ils s'en gardèrent bien. Peut-être quelque sorniois personnage vous marcha-t-il sur le pied. En tout cas, toute l'assistance, si elle vous reconnut, savoura le plaisir de passer avant vous. Démocratie, nous le reconnaissons là!

D'ailleurs, Monsieur le Receveur des Contributions vous envoya dinguer, proprement dinguer. Et, comme obstins dans votre réclamation — ah! Monsieur Clemenceau, quelle naïveté et quelle jeunesse persistante en votre âme qu'on disait raccornie — vous vous refusiez à payer ce que vous ne deviez pas, vous fûtes saisi, Monsieur, saisi par le fisc. On traîna votre mobilier sur le trottoir. Vous laissiez faire, curieux, riant, dit-on, mais amer assurément dans le fond et vous vous hâtâtes de racheter le premier objet mis en vente, ce qui, les frais étant payés par vous aussi, vous rendit net, blanc, et, dirons-nous, vierge devant Sa Majesté le Fisc.

Telle fut l'histoire de votre saisissement. La galerie fut saisie. « Comment, se dit-elle, celui qui a sauvé (nous ne sommes pas tout à fait de cet avis-là; mais peu importe!) la France et l'Europe, comment celui-là dont le



Parlement a décidé que le nom glorieux serait inscrit dans les mairies et les écoles, en ajoutant qu'il avait bien mérité de la patrie, comment celui-là est-il soumis aux mêmes mesures humiliantes que tout le monde? » Eh bien! quoi? C'est la règle, c'est la loi, c'est marqué sur tous les monuments: « *Egalité! Egalité!* » Le peuple se résigne à recevoir des coups de pied dans le derrière, mais il exige qu'on en donne à tous les derrière, fût-ce les plus hauts derrière, les derrière couronnés, si nous pouvons ainsi parler. Il est déjà bien injuste, Monsieur, aux yeux du peuple, que vous ayez joui de palais, de privilèges, de traitements et il est encore bien plus injuste que vous ayez mérité tout cela, par votre caractère, votre autorité, votre décision. L'envie démocratique s'en prend volontiers à ce qu'on appelle les hautes situations, la fortune, le nom, les charges; mais combien plus volontiers ne s'en prendra-t-elle pas à ceux qui sont doués d'une supériorité morale et intellectuelle. Ce sont ceux-là qu'elle veut qu'on aplatisse, qu'on réduise en paillasse. Elle veut qu'on danse sur vous, Clemenceau, individualité pensante, comme on danse sur les ruines de la Bastille, individualité monumentale et symbolique, aussi gênante et pas plus gênante que vous.

Et puisque vous aimez la démocratie ou, tout au moins, puisque vous avez assuré, dit-on, que vous l'aimez, reconnaissez le coup, acceptez-le et, de temps en temps, allez vérifier — puisque vous avez des loisirs — le petit tobogan que le peuple aménage, de plus en plus rapide, et qui mène du Capitole à la Roche Tarpéienne, ou du Panthéon aux gémonies.



n'est pas content

Il n'est pas content, notre dictateur aux finances. Quand a l'occasion de le voir dans l'intimité, M. Francqui hale des plaintes amères sur les difficultés de la tâche qu'on lui a imposée et pour laquelle il ne peut recevoir aide de personne.

Les gens pratiques, les hommes d'affaires qui pourraient lui prêter leur concours sont, s'ils ont quelque valeur, pourvus, dans l'industrie ou dans la banque, de situations qui ne leur laissent pas de loisirs, et qu'ils ne se précipitent pas d'abandonner.

Il y a bien les hommes politiques, les collègues du ministère de M. Francqui, mais la collaboration que lui offrent ceux-là consiste à mettre des bâtons dans les roues. Ils s'opposent à tel détail qui s'inspire trop de l'esprit capitaliste; ils réclament telle modification qui doit leur profiter à leur parti. Et ce n'est pas une petite besogne que de maintenir, malgré tout, une certaine unité et une certaine efficacité au système de rétablissement financier.

M. Francqui en est malade.

Quand même...

Connaissez-vous *Martin Chuzzlewit*? C'est un des plus beaux romans de Dickens, un roman qui, par l'Amérique d'hier, explique l'Amérique d'aujourd'hui. On y trouve un charmant personnage qui cherche, dans la vie, les occasions où il y a du mérite à être jovial. C'est le type élicieux de l'optimiste quand même. Eh bien! si ce personnage — nous croyons nous souvenir qu'il s'appelait Larch Tapley — était de ce monde, il se ferait probablement naturaliser belge. Notre pays, en effet, est maintenant de ceux où il y a vraiment du mérite à être jovial. Le prix du pain, le prix de la viande, le taux de la livre, l'affolant politicien, la mauvaise humeur générale, tout contribue au mérite de celui qui veut, malgré tout, être jovial.

Soyons résoluement de cette école. Toutes les lamentations qui se répondent comme des chants alternés parmi les économistes du *Café du Commerce* n'y changeront rien. Attendons donc sous le chêne ancestral et gaulois que l'orage passe. Après tout, notre pays en a vu bien d'autres. La livre est à 190 (au moins), le pain à 2 fr. 60, les dockers sont en grève, M. Francqui a mal à l'estomac, les députés parlent. Ce n'est pas une raison pour être de mauvaise humeur, comme disait un incurable optimiste.

Question de change

Il n'y a plus que ça qui compte. Le plus humble prolétaire a maintenant des préoccupations de capitaliste, puisque le taux de la livre règle le prix du pain. On s'était imaginé un peu naïvement que la constitution d'un gouvernement d'économie, où M. Francqui était préposé à la caisse, suffirait à ramener la confiance. Aussi, la hausse constante de la livre cause-t-elle une profonde déception.

Quand on y réfléchit, c'est absurde. Un ministre des finances, fût-il dictateur aux finances, ne dispose pas de la baguette magique. Pour opérer le redressement qu'on poursuit, il faut du temps; mais le danger, c'est que le public ne raisonne plus. Il a l'impression que personne n'y entend plus rien, que plus rien n'est sûr, et les bonnes gens en viennent à une mentalité de fin du monde. « Jouissons, pendant qu'il en est temps encore! » En vérité, c'est une étrange époque que la nôtre. Le maître du monde, c'est le changeur.

Tiendra-t-il?

Tiendra-t-il, ce ministère français. Cela nous intéresse beaucoup car, quoi qu'en pense notre vieil ami le triple comte Poulet, la situation financière de la France et celle de la Belgique sont étroitement liées. La grande séance de mardi au Palais Bourbon n'a été ni bonne ni mauvaise pour le cabinet. Le discours de M. Caillaux a fait une assez forte impression mais on ne voit pas se dessiner cette majorité stable que réclame le gouvernement. L'extrême gauche est franchement hostile, la droite se réserve, le centre est incertain.

Le gouvernement a pourtant des chances de s'en tirer parce que personne n'entrevoit de solution à l'interminable crise qui surgirait s'il était renversé. La dissolution est un expédient dont personne ne veut; tout le monde en a peur. Et puis on commence à se dire dans les couloirs qu'en Italie c'est de l'impuissance parlementaire qu'est né le fascisme. Il y a un moment où il faut absolument que les choses se fassent quand ceux qui sont chargés de les faire ne les font pas, elles se font à leur dépens.

A vue

Chaque fois que le gouvernement fait voter par la Chambre quelques centaines de millions d'impôts nouveaux pour réajuster le budget, une nouvelle baisse du franc fiche le budget par terre, et tout est à recommencer.

Si ce petit jeu vous embête... dit la chanson. Il commence par embêter le gouvernement, qui ne se rend peut-être pas assez compte que voilà beau temps qu'il embête le contribuable. Aussi le dernier conseil des ministres a-t-il décidé de mettre certains impôts en rapport avec les fluctuations de la monnaie, en sorte d'éviter ce petit désagrément. Fort bien. Mais qu'on commence par donner aux contribuables le moyen de mettre le contenu de leur porte-monnaie en rapport avec la valeur réelle du franc. Et puis, n'y a-t-il pas certain arrêt de la Cour de cassation, encore tout récent, sur le cours forcé de notre devise? Aux yeux de la loi, un franc vaut un franc. Il suffit d'avoir dans sa poche un billet de cent sous pour s'en rendre compte aussitôt. N'y a-t-il pas écrit dessus: *Payables à vue?* Pour une plaisanterie un peu forte, en voilà une!

BENJAMIN COUPRIÉ

Sees portraits — Ses agrandissements

32, av. Louise, Bruxelles (Porte Louise). — Tél. 116.89

Bêtement

M^r Nicolas Goblet, avocat et Liégeois, homme politique jadis, a été interrogé pour le compte de *l'Express*, par Lurkin, journaliste ironique et avisé, qui lui a demandé : « Que feriez-vous si vous étiez dictateur », simple prétexte, bien entendu, à faire parler les gens.

M^r Goblet a parlé, tout en se dérobant devant la question principale. Il a dit, avec une mélancolie que vous devinez :

— Je ne peux même pas parler de la situation financière ; je suis mal placé pour ça. Je ne spécule pas, je ne joue pas à la Bourse ; j'ai placé mon pauvre argent en fonds d'Etat... bêtement.

Bêtement ! Il a dit : « bêtement », ce brave homme qui est intelligent ; bêtement, parce qu'il a eu confiance dans l'Etat et que l'Etat ne mérite pas cette confiance. Si vous voulez bien songer que l'Etat est représenté par des personnalités quelconques qui sont nommés par une masse essentiellement quelconque, mais qui n'a de pouvoirs que parce qu'elle est la masse, vous vous demanderez de quel droit l'Etat parle au nom de la patrie et vous dit où est le devoir, où est la justice. C'est pour la commodité du jeu qu'on se fait croire les uns aux autres, qu'un ministre dit ce qui est beau, ce qui est vrai, ce qui est juste. Mais quand on s'aperçoit qu'on a affaire à des carottiers, que faire et à qui se fier ? grands dieux ! M^r Nicolas Goblet a dit : « bêtement ». Il se juge avec sévérité. Mais, peut-être, tous ceux qui ont fait comme lui — tant de braves gens ! — peuvent-ils se juger avec une sévérité plus grande encore en se disant qu'en prêtant de l'argent à l'Etat ou plutôt à ceux qui prétendent représenter l'Etat, ils ont encouragé les passions de ces prodiges, ils ont facilité leurs débordements, ils les ont poussés dans la voie du gaspillage. Ils sont complices. Et quand on songe à cela, que valent tous les discours de ceux qui sont actuellement sur l'estrade et ne nous racontent pas des choses bien différentes de ce qu'on a raconté jusque-là.

PIANOS BLUTHNER

Agence générale : 76, rue de Brabant, Bruxelles

La régie des chemins de fer

Grosse affaire que celle-là, très grosse affaire. M. Anseele, que la chose concerne particulièrement, est un emballé qui dit blanc aujourd'hui et noir demain, et qui cherche des combinaisons ingénieuses pour éviter le licenciement d'une partie quelconque de son personnel ouvrier ou diminuer encore un peu plus la journée de travail, de façon à maintenir en service plus d'agents qu'il ne serait nécessaire avec une journée normale de travail.

M. Wauters, lui, est plus adroit : il invoque, pour convaincre les gens du Syndicat national de la nécessité de certains sacrifices, l'intérêt des œuvres du parti, dont les réserves fonderaient comme le pécule des bourgeois, si notre franc continuait à dégringoler.

Mais ni l'un ni l'autre ne songe à invoquer l'intérêt du pays : il n'y a que celui de la classe ouvrière qu'il faut considérer ; il n'y a que celui-là qui compte pour eux et pour leurs hommes. C'est ce que commande la logique à ceux qui ne veulent être au pouvoir que pour organiser la lutte des classes et l'écrasement de la bourgeoisie.

Trop de monde

Il faut bien qu'on remercie quelques-uns de ces messieurs des chemins de fer, trop nombreux, vraiment trop nombreux pour une exploitation productive de ce qu'on appelle pompeusement le railway belge. Dure loi ! mais

elle est la loi — non inscrite dans le code — mais loi, si vous voulez, d'airain. Peu à peu tout contribuable s'est avisé qu'il était bien plus simple de se mettre de l'autre côté du comptoir de l'Etat ; qu'il fallait non plus donner mais recevoir. De contribuable on devenait fonctionnaire, et on faisait « ouf ! ». Si ces gens-là avaient continué, il n'y aurait plus eu que des fonctionnaires, c'est la pente naturelle. On s'adresse à un député avec quelques menaces de chantage et c'est bien le diable s'il ne peut pas vous caser dans un tout petit fromage. Mais il n'y a plus de fromages ; ils sont tous rongés intérieurement jusqu'à la croûte ! Les chemins de fer, vous savez ce qu'il en est. La locomotive symbolique ne peut plus nourrir ses enfants en leur partageant ses entrailles d'acier. Il faut donc envoyer quelques-uns de ces fonctionnaires à leurs choux et puissent-ils cultiver de beaux et bons choux ! Ils s'en trouveraient mieux et nous aussi. Envoyez-en au hasard ou au petit bonheur ou, plutôt, au petit malheur. S'il s'agit de rarefier le personnel des chemins de fer, on peut indiquer qu'il y a vraiment pléthore de monde au contrôle. Tous les gens qui ont voyagé vous diront que le chemin de fer belge est le plus embêtant, le plus tatillon des chemins de fer. Tout voyageur y est contrôlé au moins trois fois. Sauf à Bruxelles où il y a amélioration, on commence par s'entasser devant un guichet où un pauvre diable d'être humain à peine visible derrière son bastion, se débat péniblement contre des gens trop lents et qui n'ont jamais préparé leur monnaie. Allez donc voir ça à Blankenberghe au train de 8 h. 18 du matin ! On cite Blankenberghe, simplement comme type et parce que c'est le moment de l'invasion sur la côte. Et puis, plusieurs fois à l'entrée, sur le quai, en cours de route, à la sortie, il faut montrer son billet. Une fois, une seule, serait suffisante si l'épreuve était bien faite et si, surtout, la pénalité en cas de fraude était tellement forte qu'elle ferait réfléchir tout être doué de bon sens élémentaire. Que d'économies à faire de ce côté-là ! Que de commodités nouvelles pour le public et, surtout, quelle phisionomie plus avenante à rendre à ce chemin de fer belge qui est le plus malgracieux d'Europe !

Nul n'est prophète en son pays

C'est peut-être pour cela qu'aucun gouvernement ne réussit à se faire prendre au sérieux. Si la France et la Belgique échangeaient leurs « tyrans », peut-être que la confiance renaitrait. Vous voyez Briand baraguant nos Beulemans en langage du Sébasto et Kamiel allant par le londerzeelois aux Parigots ! Pourquoi pas ? Blague à part, il y a, en ce moment, un bonhomme qui fait mentir le proverbe. Né natif de chez nous, il attire un monde fou : c'est Mithot, le Don Juan de 50 ans au Cameo.

La grève des dockers

Les dockers d'Anvers veulent cinq francs de plus par jour. La raison ? Pas de raison. Cinq francs, ça fait cinq verres de porto. Et le porto a remplacé le genièvre d'antan.

Les dockers sont allés en grève. C'est un jeu auquel ils jouent assez volontiers. Ils se promènent le long des quais, les mains dans les poches, lançant de longs jets de salive, en regardant les cargos immobilisés qui font des « surestaries » et par-dessus quoi, les bras des grues, condamnées à l'inaction, elles aussi, les pauvres, font la ligue de la grande détresse. Pendant ce temps-là, les sous-chefs de gare s'arrachent les cheveux et les armateurs, en criant tout haut qu'ils ne céderont pas d'un pouce et qu'ils résisteront jusqu'au bout, cherchent la combine. Ça finit, d'ailleurs, par s'arranger.

Un homme libre

Pourtant, de quoi se plaignent-ils, les dockers ? De ne pas gagner assez, évidemment. Surtout de ne pas gagner assez vite beaucoup d'argent pour pouvoir se payer du bon temps, ensuite. Car le docker anversois a une conception de la vie qui lui est particulière. Il se f... des huit heures, il se f... du loisir de l'ouvrier à la façon dont entend Louis Picard. Les huit heures ne l'intéressent pas du tout. Mais parlez-lui de la neuvième et des suivantes qui sont payées 75 pour cent plus cher. Des heures arrières il en fournira dix, quinze, vingt s'il le faut, et s'affilée. Ce qui lui fait une paye de cent vingt ou de cent quarante francs. Il recommencera le lendemain, mais pour ce qui est du surlendemain et de tout le reste de la semaine, Zut ! Il ira faire un petit tour au fond du chômage, gratter deux ou trois coupures, puis il passera le temps à regarder d'où vient le vent, en « chiquant » ou en fumant sa pipe. Quelques pertes par lâchesses et voilà vraiment une existence digne d'un homme libre.

Ce n'est peut-être pas tout à fait l'idée qu'on s'en faisait en regardant, devant le musée, le débardeur de Constantin Meunier.

Par curiosité, dégustez au *Courrier-Bourse-Taverne*, rue Borgval, 8, sa délicieuse Munich-Alsaco et sa Silver-Pilsen.

Des doubles

Copies merveilleuses, avec la machine à écrire « Démontable », 6, rue d'Assaut, à Bruxelles.

Naguère

Lors d'une grève qui eut lieu peu d'années avant la guerre, ça menaçait de durer. Les patrons eurent une idée. Ils sont là pour avoir des idées. Ils firent venir un chargement de dockers anglais, cinq cents « rats » comme on appelle les jaunes à Anvers, qui avaient pris place à bord d'un bateau qui, par mesure de précaution, avait jeté l'ancre au milieu du fleuve.

Grosse effervescence parmi les grévistes. Il ne s'agissait de rien moins que de casser proprement la g... aux supplantours et à les flanquer dans le bassin. Cependant, sous la protection d'une escouade de gendarmes et d'une compagnie de la garde civique — ô ! temps idylliques — il en était débarqué une équipe. Les Englishes mirent pied à terre, enlevèrent leurs vestons de bonne coupe et leurs chapeaux melon, et se mirent en bras de chemise, du linge blanc mais très sale, bien que blanchi à Londres. A cette époque, les dockers ne connaissaient ni les vestons, ni les chapeaux melon, ni le linge blanc. Aussi, regardaient-ils ce spectacle, vivement intéressés. Puis les « rats » se mirent au travail. A trois, on les voyait s'acharner sur un malheureux sac, sur une balle de quelque deux ou trois cents kilos, suant, soufflant, ahant. Alors les dockers anversois, tout à fait amusés, poussèrent un grand éclat de rire. Les Anglais regagnèrent, sous les huées, leur bateau qui repartit le soir même. Et, le lendemain, la grève était finie.

DUPAIX, Tailor, 1er ordre
27, rue du Fossé-aux-Loups

AU ROY D'ESPAGNE

(Petit Sablon) Taverne, restaurant et salons
Prix mod., tout en ayant fine cuisine et oisom. soignées.

L'or rouge

On emploie couramment cette expression aujourd'hui pour désigner les subsides que Moscou envoie, de par le monde, aux révoltés de toute race et de tout acabit. En réalité, elle est traditionnelle depuis des siècles, dans la poésie germanique. Celle-ci a des expressions stéréotypées qui reviennent constamment sous la plume des poètes. Le tilleul est toujours « vert », les mains « blanches », les yeux « bruns ». Et l'or, lui, est « rouge », c'est le *rothen gold* de Wagner dans les « Nibelungen », comme le *roden gold* des vieilles ballades flamandes. Rien de neuf sous le soleil, même sous celui de Moscou.

C'est l'doudou, c'est l'Saint-Georges, mais c'est nié co l'Chauffage LA CALORIE, 29, rue Liedts, Brux. T. 545.96.

Apprenez les Langues Vivantes à l'Ecole Berlitz

20, place Sainte-Gudule.

A la Chambre

C'était l'autre jour, à la Chambre, pendant la discussion du budget des Sciences et Arts. Dans l'une des tribunes réservées, on aperçut, à un moment donné, ~~entre~~ deux jeunes femmes, M. Huart, député de Tournai, qui est, après M. Strauss, le doyen d'âge de la maison. C'est alors que M. Golenvaux, député et bourgmestre de Namur, dit à ses voisins, en désignant cette tribune si bien garnie : « Le vieil Huart entre les deux Suzanne !... »

LA PANNE-SUR-MER

Hôtel Continental Le meilleur

IRIS à raviver. — 50 teintes à la mode

Mon père et la liberté

Que fait-on de la fameuse liberté du père de famille en matière scolaire ?

Lors de la discussion du budget des Sciences et des Arts, le député flamand Heyman a prétendu que le père de famille ne pouvait être juge des méthodes pédagogiques. Il s'agissait de savoir si, en Flandre, il convenait d'enseigner le français à l'enfant dès l'école primaire.

Si le père de famille a le droit d'envoyer ses enfants aux écoles de son choix, c'est qu'il a pu se renseigner précisément sur la valeur des méthodes pédagogiques qui y sont en usage.

Le député flamand a donc proféré une sottise. Ce n'est pas la première, ni la dernière, hélas !

Jadis, le père du petit Heyman n'a sans doute pas eu la liberté de choisir, et il a dû envoyer son gosse à une école où l'on n'apprenait pas la logique.

Fêtes scolaires

On a supprimé, dans presque toutes nos écoles officielles, les distributions de prix. Le mouvement, à l'origine, avait pour prétexte une raison de psychologie pédagogique : les jeunes élèves devaient apprendre leurs leçons et faire leurs devoirs par amour du travail et non pour obtenir de vaines et honorifiques récompenses qui faisaient naître l'envie et la jalousie. A cela est venu s'ajouter bientôt la raison d'économie, le coût de la lettre im-

primée dépassant les possibilités financières de nos administrations publiques. Mais on s'est rattrapé d'un autre côté : on a organisé des excursions scolaires — dont les élèves sont invités à faire les frais — et des fêtes scolaires dont la préparation occupe, au détriment des études sérieuses, le mois qui précède les vacances ; on y chante des chœurs, on y récite — assez mal — des morceaux de littérature enfantine, et des fillettes aux jambes nues s'y livrent à des danses callisténiques.

Est-ce un progrès ?

PIANOS E. VAN DER ELST
76, rue de Brabant, Bruxelles
Grand choix de Pianos en location

M. E. Goddefroy, détective

Bureaux: 44, rue Vanden Bogaerde, Bruxelles-Maritime
Téléphone 605.78

Manneken-Pis à Colmar

De temps en temps nos bons amis de Colmar nous envoient des nouvelles de notre enfant : le Manneken-Pis de Colmar. Sous l'œil vigilant de notre ami Hansi et de M. Sengel, maire de Colmar, continue à réjouir les habitants de la ville et les étrangers de passage. Il est devenu tout à fait populaire et les sapeurs-pompiers viennent de lui donner le grade de caporal de leur compagnie et de lui offrir un magnifique uniforme dont on le revêt les jours de fête.

Les Etablissements de dégustation « SANDEMAN », en Belgique, sont fréquentés par tout fin connaisseur en vins de Porto.

Thés Cupérus

Succursale : 6, rue du Trône. Repr.-gérant : A. Thiry.
RABAT LOCOUM « SERAIL ». — Téléphone : 548.20

Tu t'en vas et tu nous qui... ites...

C'est donc vrai qu'il rentre au Brésil, notre vieil ami Barros Moreira ?... « Barros mort-aux-rats », comme dit un mauvais plaisant, a passé quarante-deux ans dans la carrière diplomatique. Il est des Belges qui n'y ont pas vécu si longtemps. « Le plus Brésilien des Belges et le plus Belge des Brésiliens », ainsi se présentait notre ami Barros, qui emportera dans le paradisiaque Rio la souvenir d'un geste royal touchant et très « Palais de Bruxelles ». Le Roi n'a pas reçu M. de Barros-Moreira en audience de congé. Cette marque de politesse internationale qui ressemble au « enchanté de vous avoir connu » de deux particuliers qui se quittent dans la plus parfaite indifférence, a été remplacée par un repas familial où, dans la cordialité de la table, nos Souverains ont dit à celui qui fit du Brésil notre ami... non pas adieu, mais au revoir.

Acrostiches

Robuste autant que vive — élégante baguette —
Elle vient à propos en sa boîte coquette !
Célébrer sa valeur est facile en tout point.
Oyez, Ami fumeur : « RECORD sera l'appoint
Réclamé par ceux-là qui veulent flamme sûre.
Demandez son concours ! Il ravit ! Il perdure ! »

Le lion et ses accessoires

Il s'est fait une assez grande consommation de drapeaux jaunes au lion noir dans les chauffourées d'Ypres, où, sous le prétexte d'aides à l'inauguration du monument aux morts, les V.O.S. eurent maille à paier avec les gendarmes.

D'ici au 11 juillet ce désastre sera réparé et c'est par faisceaux entiers qu'on reverra les lions noirs dans les rues des villes flamandes. A ce propos un ami raconte : « C'était avant la guerre. Des étudiants — déjà ? — manifestaient en l'honneur de Breydel et de De Coninck contre Jacques de Châtillon et Robert d'Artois. Ils avaient déployé un grand carré pisseux écartelé d'un lion noir.

— Pas mal, votre lion, dit notre ami ; mais il manque... d'accessoires !

— Potferdomme ! c'est vrai, ripostèrent les étudiants. Un vrai lion flamand doit avoir des... Oui...

L'année suivante, ô miracle ! le lion en avait. Trois semaines après, c'était la guerre. Les a-t-il reperdus dans la bagarre ? Quoi qu'il en soit, tous les lions que nous avons vu depuis, et ce n'est pas peu dire, en étaient lamentablement dépourvus. Ce qui est conforme à la plus stricte héraldique, mais ne cadre tout de même pas avec le caractère d'un vrai lion flamand, potferdomme !

Les montres et pendules « JUST »
donnent l'heure « JUST »
En vente chez les bons horlogers

Automobiles Voisin

53, rue des Deux-Eglises, Bruxelles
Sa 18/50 quatre cylindres ;
Sa 10/12 quatre cylindres ;
Sa 14/16 six cylindres.
Trois merveilles du sans-soupapes.

Pois de luxe

Chacun se souvient de ce refrain à la fois idiot et cocasse que chantaient Dranem :

Ah ! les p'tits pois, les p'tits pois, les p'tits pois,
C'est un légume bien tendre.

C'est malheureusement aussi un légume bien cher, car l'exportation s'en est emparée et ne nous en laisse même pas... la cosse.

Le département de l'agriculture, qui donne à des mercantils licence de nous en priver, s'excuse en rangeant les petits pois dans la catégorie des légumes de luxe.

La plaisanterie est mauvaise car nul n'ignore que le pois est le cousin germain du haricot, lequel est, chacun sait ça, le piano du pauvre.

C'est avec les petits pois devenus gros qu'on fait cette nourrissante purée qui, en hiver, soutient les forces du paysan comme du citadin, du prolétaire comme de l'intellectuel.

Mais la licence d'exporter la fleur de la production malingre fait sans doute partie du plan d'ensemble de restauration monétaire.

En effet. Plus de pois, plus de purée ; plus de purée, plus de purtoains.

Tout s'explique.

LE SENTIER DU BONHEUR est si près qu'il échappe quelquefois à nos regards, c'est le sentier qui conduit chez Destrooper's : Bruxelles, Ixelles, Anvers, Charleroi, Gand, Namur, Ostende, Blankenberghe, La Panne, etc.

Une course à pied

Les garçons de café gantois ont donné aux badauds la vie d'un spectacle assurément original. Sous le soleil qui, ce jour-là, ne ménagea pas ses rayons, trente concurrents n'hésitèrent pas à couvrir dix kilomètres, un plateau sur la main, garni de cinq verres vides. (Pourquoi vides ?...)

Boum ! Voyez terrasse ! Le vainqueur de la performance fut Urbain Descamps (ne mérite-t-il pas de voir son nom cité au même titre que Suzanne Lenglen ou le cycliste Van Slambroek ?). Une heure et vingt minutes lui suffirent pour mener son plateau à bon port. Il se vit octroyer un beau « smoking » d'honneur, et nous aimons à croire qu'en lui remplit ses verres.

N'oublions pas de dire que les coureurs étaient en costume de travail — veste blanche du barman ou veste noire du limonadier — et qu'ils comptaient quelques vétérans parmi eux. Ces vétérans, encore que pour d'aucuns ce fut proprement « le martyre de l'obèse », se gardèrent bien d'abandonner la partie et soutinrent vaillamment la lutte au milieu des interjections encourageantes et colorées que la foule amusée ne manqua pas de leur prodiguer. Le patois local est savoureux et brave l'honnêteté.

Et maintenant, les Gantois réclament d'autres courses professionnelles. Ne serait-il pas piquant (surtout après des débats récents) d'organiser une course des choristes ? On leur permettrait des costumes de leur emploi — les soldats de Faust, les baigneuses des *Huguenots* ou les magnanailles de *Mirille* — mais on leur imposerait des airs appropriés : *Marchons ! marchons ! marchons !...*, Ainsi que la *brise légère...*, et enfin le : *Voyez par-ci... Voyez par-là ! des Cloches de Corneville*. —

Excellente occasion pour le photographe de *Pourquoi Pas ?* Voici la seule chance que nous ayons de pouvoir montrer à nos lecteurs le cliché convaincant que les choristes nous refusent impitoyablement.

« Les abonnements aux journaux et publications belges, français et anglais sont reçus à l'AGENCE » DECHENNE, 18, rue du Persil, Bruxelles. »

La renommée du « Café de Paris »

Ses dîners du soir à 25 francs par tête, ses vins fins, son orchestre, ont classé le restaurant de la rue Saint-Lazare parmi ceux que fréquentent les vrais gourmets.

Le verset du prophète

La mort du papa « Coué », professeur d'auto-suggestion, nous remet en mémoire une anecdote :

Une jeune personne, un peu naïve, avait assisté à une de ses séances et, pour goûter de je ne sais quel mal, s'était promis de réciter, soir et matin, sur l'indispensable corde à nœuds, le verset bienfaisant : « Tous les jours, à tous les points de vue, je vais de mieux en mieux... »

Avait-elle mal saisi les paroles fatidiques ou y mit-elle quelque malice ? Toujours est-il que, dès le lendemain, on l'entendit proclamer avec ferveur : « Tous les jours, à tous les coins de rue, je vais de vieux en vieux... »

Réveries de Marguerite

A h ! je rêve et ris de « La » voir si belle !
 U n miroir ! Est-ce une fleur ou dentelle,
 B ijou, brillant ?... Je cherche si c'est Elle.
 U n aiglon, un zéphir ou gazelle,
 R ève doré, ou subtile hirondelle ?...
 N on... « Auburn », je te vois et je t'appelle !

Répétition générale

L'heure approche où les histoires de chemin de fer vont défrayer de nouveau la chronique. Voici une bien jolie réponse de pince-sans-rire : la scène se passe sur une petite ligne des Ardennes ou des Flandres, au choix. Pour des raisons qui demeurent mystérieuses, le train s'engage sur une voie, recule, bifurque, recule encore, passe successivement sur toutes les voies de garage, siffle, s'arrête, part, revient... Ça dure depuis un bon quart d'heure...

— Qu'est-ce qu'ils peuvent bien faire ? demande, dans un compartiment, une dame tout juste rassurée.

Alors son voisin, froidement :

— Ils sont en train d'essayer une catastrophe !

Si la peinture des ailes de votre voiture est écaillée, SIMONIZ vous offre son BLACKSPOT ENAMEL, émail noir spécial pour retouches séchant en cinq minutes.

SIMONIZ, 91 bis, rue Mercelis. — Tél. 547.87.

SANDEMAN ne vend que les meilleurs crus

Catastrophe

Il y a eu encore une fois, l'autre jour, une terrible catastrophe de chemin de fer qui a tué ou blessé pas mal de pauvres voyageurs. Ils sont d'une fréquence désolante, depuis quelque temps, les accidents de chemin de fer.

Est-ce que cela ne tiendrait pas un peu — un tout petit peu — à ce que le personnel des chemins de fer se préoccupe plus — en France comme en Belgique — des affaires de ses syndicats que du service des trains ?

Ma chère Claude,

Si tu veux rester svelte, souple, lesté et élégante, fais installer par VLIEGEN ta salle de bains-cabinet de toilette.

Il représente, à Bruxelles, les Etablissements PORCHER de Paris.

Tu trouveras facilement son adresse.

Ton amie.

Betty.

Les vieilles choses

sont comme les vieilles gens, et ceci explique les pensions de retraite d'articles démodés. L'incomparable champ d'action demande à être exploité par les bras nouveaux et tout-puissants du Gestetner, Pfister, Brux.

A la manière de Balzac

C'est le jeudi 8 juillet que commencent, devant le tribunal correctionnel d'Anvers, les débats de l'affaire du Crédit Foncier. Outre l'éloquence des chiffres, quarante et quelques millions, on prévoit aussi de l'éloquence tout court. Neuf avocats se trouveront à la barre, à cinq millions l'un dans l'autre. Qui donc disait que l'éloquence était à bon marché ?

On plaidera, et comment ! Mais maintenant que l'affaire en est là, elle n'intéresse plus que médiocrement le public. Rien n'est plus fastidieux que de la comptabilité, même fantaisiste, devant des juges qui ne sont jamais très bien éveillés, un huissier endormi et des gendarmes indifférents. Et cependant, là-dessous, quels beaux drames de conscience, dignes de la plume d'un Balzac. Mais ni les experts-comptables, ni le substitut du procureur du roi, ni les avocats ne sont des types dans le genre de Balzac. Où irait-on ? *Mercadet* a fait un four au théâtre. Il en fo-

rait un, plus noir encore, au Palais. Et on ergotera sur des additions, des soustractions surtout, et on laissera au futur Balzac le soin de dégager la psychologie du financier pour qui les affaires c'est l'argent des autres, soit, mais qui n'a pas pour cela voulu mettre cet argent dans sa poche.

MANUCURE-MASSAGE, de 2 à 7 h., M^{me} ELLY, rue Potagère, 31, près Place Madou, Bruxelles.

Votre auto peinte à la Nitro-Cellulose

par la Carrosserie

ALBERT D'ETEREN, RUE BECKERS, 48-54

ne craindra ni la boue, ni le goudron, sera d'un entretien nul et d'un brillant durable.

Mussolini à Bruxelles

La zwanze, à Bruxelles, ne perd jamais ses droits. Ces jours derniers, le poète Luc Hélier, zwanzeur émérite, déambulant sur le boulevard Adolphe-Max, fut dérangé dans ses méditations par un petit mouvement de foule. Tous les passants se retournaient avec une stupefaction amusée sur un couple d'allure étrange. Elle, élégante et jeune; lui, un costaud d'une prestance magnifique; mais ce qui étonnait le bon peuple, c'était sa tenue. Il était attifé d'un complet de couleur brun-acajou, le veston fermé jusqu'au cou et serré à la taille par une ceinture à boucle; la culotte courte rabattue sur de longs bas polychromes et garnie, à chaque articulation fémorale, d'un gros ruban bistre, roulé en « chou ». Il était chaussé de souliers d'un jaune émouvant, ganté de blanc et coiffé d'un bolivar énorme.

Et le populo, bruxellois, admirait... C'est alors que germa dans le cerveau de Luc Hélier l'idée de la zwanze.

— Vous savez qui c'est ? dit-il à mi-voix à un quidam qui s'était arrêté à ses côtés : c'est Mussolini. Il est à Bruxelles incognito, avec une poule...

Le quidam haussa les épaules. Mais une respectable matrone bruxelloise avait entendu.

— Qu'est-ce que vous dites, fiske ? fit-elle. Ça est Mussolini, cette espèce de roi d'Italie dont on parle tant sur les journaux ?

— Lui-même, belle dame. Il est descendu au *Café des Boulevards*. Même que j'ai pris l'apéritif avec lui.

De bouche en bouche, le bruit se répand. On rigole, on hausse les épaules, mais on n'en suit pas moins le couple étranger.

Luc Hélier poursuivit son chemin; le couple aussi, suivi d'un respectable et — disons-le froidement — respectueuse troupe de jobards et de ketjes.

Or, par un hasard réellement prodigieux, le prétendu Mussolini et sa compagne, arrivés au coin du boulevard Botanique, obliquèrent brusquement et se dirigèrent vers la porte d'entrée de... l'*Hôtel du Café des Boulevards* ! Ils y sont entrés et y ont pris place, sans autre forme de procès, dans la cage de l'ascenseur.

Tête de notre « zwanzeur » !

Et parmi la foule il y eut pas mal de gens qui s'imaginèrent que, en effet, cet espèce de gauchou du *Café des Boulevards* n'était autre que le dictateur italien.

Transports rapides de bagages et colis vers toutes les stations balnéaires et dans toutes les villes du Pays.

Déménagements

Compagnie ARDENNAISE

Avenue du Port, 66.

— Téléphone: 649.80

La veuve non joyeuse

Elle a perdu son mari il y a quelques jours — et de gens sont venus qui ont profité de l'occasion pour le faire enterrer.

Elle s'est déclarée inconsolable à tous les amis et amies parents et parentes qui sont venus lui apporter, avec l'enterrement, leurs compliments de condoléances et leurs baisers affectueusement découragés.

Le lendemain, une amie vient la voir, lui trouve une mine presque souriante, la mine de quelqu'un à qui l'après-pétit de vivre, de vivre en joie et en santé, est revenu.

— Moi qui croyais vous trouver en larmes ! s'exclame l'amie.

Et la veuve, sincèrement :

— Je ne peux pas pleurer tout le temps; le chagrin s'use petit à petit; c'est hier qu'il aurait fallu venir voir !

Géraniums et toutes plantes pour jardins

fenêtres, balcons et appartements. Demandez liste gratuite ou venez voir Eugène Draps, rue de l'Etoile, à Uccle. Tel. 406.52, 472.41 et 167.51; trams 50 et 58.

Histoire juive

Abraham Keferstein s'est fait chrétien, tandis que son ami Josuah Lilienthal a conservé la foi de ses pères. Abraham a une fille, Rebecca, et Josuah un fils, Aaron. Les enfants sont tombés amoureux l'un de l'autre, de manière qu'un beau jour Josuah vient demander à Abraham la main de sa fille pour Aaron. Mais Abraham lui répond :

— Écoute, Josuah, je ne peux pas donner à ton fils la main de Rebecca, pour deux raisons que je vais te dire. D'abord, nous sommes chrétiens, et vous autres vous n'êtes que des juifs. Et puis, ton Aaron n'a pas le sou... et tu sais bien que, pour nous autres juifs, l'argent est tout de même la chose principale...

Automobiles Buick

Avant d'acheter une voiture, ne manquez pas d'examiner et d'essayer les nouveaux modèles Buick 1926. De grands changements ont été apportés dans le nouveau châssis Buick, qui en font la plus parfaite et la plus rapide des voitures américaines.

PAUL-E. COUSIN, 2, boulevard de Dixmude, Bruxelles.

Histoire écossaise

Une histoire écossaise que nous envoie un ami anglais, et qui vous montrera que la parcimonie écossaise trouve des exceptions.

Dans l'armée écossaise, les officiers seuls sont autorisés à porter un caleçon sous le kilt. John, bien que n'étant que sous-officier, avait cédé aux instances de sa fiancée, qui trouvait cela plus convenable, et s'était fait confectionner deux petites culottes.

La fiancée avait coutume de montrer à ses amies que John avait consenti à porter, pour elle, une petite culotte, et elle ajoutait avec orgueil : « Et il en a encore une autre comme cela, chez lui ! ».

Ce qui devait arriver arriva : un jour, distraît, John vint directement chez sa fiancée après une inspection d'équipement.

Je vous laisse à songer au succès qui accueillit la phrase habituelle de la fiancée de John...

Administration

Lu dans le *Bulletin administratif et commercial du Congo belge* du mois d'avril 1918, page 272 :

En conformité du décret du 10 octobre 1900 et de son arrêté d'exécution du 12 novembre de la même année, il est porté à la connaissance du public qu'il a été trouvé un mouchoir de poche sur la voie publique à Coquilhatville.

Pour toute réclamation s'adresser au Commissaire de district de l'Equateur ou au chef du service de la justice de la Province Equatoriale.

Le B. A. C., bulletin public, fait une jolie réclame pour le recrutement des commissaires de district !! C'est à se faire enrôler dans les douanes !

TAVERNE ROYALE

Traiteur Téléph. : 276.90

Plats sur commande

Foie gras Feyel de Strasbourg

Thé — Caviar — Terrine de Bruxelles

Vins — Porto — Champagne

L'insolence invitatrice

Cette dame était le symbole même de la plaie des salons, qui sévit chaque fois que l'on ouvre les portes. Pour tout l'or du monde, elle n'eût pas manqué un des thés où elle n'est que médiocrement invitée et froidement accueillie.

— Encore elle ! disait la maîtresse de maison, en la voyant entrer, souriante et obséquieuse. Encore elle ! Il n'y a donc pas un de ces jeunes gens qui, pour la décourager, se déciderait à lui manquer de respect dans l'escalier ?

— Etes-vous folle ? s'écria quelqu'un. Ne savez-vous pas que si cela se produisait, elle viendrait chez vous cinq fois par jour ?

Ce serait folie d'acheter une quatre cylindres, quand vous offre sa nouvelle conduite intérieure six cylindres au prix d'une quatre cylindres.

Essex PILETTE, 15, rue Veydt. Téléphone 437.24

Le livre de la semaine

La mode est un peu passée de ces romans géographico-sentimentaux où l'on identifie une ville avec une femme. Mais Georges Grappe a un talent si fin et si sûr qu'il pourrait bien les remettre à la mode. On ne saurait imaginer plus ardente invocation de l'Espagne que ce *Soir à Cordoue* où Georges Grappe a mis toute sa ferveur d'artiste et toute sa finesse de psychologue. La description et l'analyse se mêlent, d'ailleurs, si heureusement dans ce livre passionné, que le lecteur finit par se prendre d'un goût égal pour la femme et pour la ville qu'elle incarne.

Roberte

ÇA Y EST, MESDAMES!

Solde sa collection d'été à des prix extraordinaires. Rien que du modèle, pas de série. 8, rue Léopold (derrière la Monnaie).



PIANOS
AUTO-PIANOS

ACCORD-REPARATION

Michel Mathys

16, Rue de Passart, Téléphone 153.92 - Bruxelles

Autour du « Tour »

(A l'ami Joseph Lieutenant, sympathiquement.)

Que ce soit aux Sables d'Olonne,
A Dunkerke, ou bien à Bayonne,
Le « Tour », disent les connaisseurs,

Est assez monotone.

Dois-je en parler ?... D'ailleurs

Jamais l'on ne discute

Des « clous » et... des coureurs.

Cependant, je me bute.

Car je n'ai pas d'autre sujet.

En juillet,

Pendant les chaleurs, en effet,

Tout le monde part en vacances,

Et le silence

Sur eux se fait.

Le fameux « tour »

Est donc seul à l'ordre du jour.

C'est, paraît-il, un four complet.

Au lieu d'être le Tour de France,

Ça devient les transees du four !

Et tout vague espoir s'annihile

Lorsque l'on voit

Que Sellier demeure en file

Ou que Benoit

D'un air benoit,

Stoppe, sans se faire de bile,

Pour contempler Van Pè

Dont le boyau s'est échappé.

Aucun ne cherche à rattraper

Le copain qui se carapate.

Parmentier est dans les patates

(Mais cela le flatte !)

Et Bottechia

— Etoile fanée —

Croyant qu'il n'y a

Plus de Pyrénées

Montre une face illuminée.

Lui qu'on nommait le Duce d'Alpes,

Hélas ! il palpe

Ses mollets, et dans un soupir,

Il dit, prenant l'accent de Gènes :

« Quand il y a de la « chaîne »

Il n'y a pas de plaisir ! »

Et cette confession

D'un enfant du cycle,

Sera la conclusion

Du présent article.

Marcel Antoine.

CHAMPAGNE

Ses bruits 1911-14-20

GIESLER

LA GRANDE MARQUE qui ne change pas de qualité.
A.-G. Jean Godichal, 228, ch. Vleurgat, Brux. Tél. 475.66

Une aventure de jeunesse

du Maréchal Pilsudski

Le maréchal Pilsudski passe aujourd'hui aux yeux de certains gens pour le tyran de la Pologne : on est toujours le tyran de quelqu'un. Il est vrai que, comme on sait, il a commencé, à l'instar de tous les dictateurs, par être conspirateur et révolutionnaire. Ses débuts de carrière furent singulièrement romanesques.

Dans les derniers mois de 1901, arrêté par la police

du tsar, il avait été incarcéré dans une prison de Varsovie. Pour échapper au traitement rigoureux qu'on infligeait aux détenus politiques, il simula des troubles mentaux et fut mis en traitement à l'infirmerie, puis transféré à l'asile d'aliénés de Saint-Nicolas, à Saint-Pétersbourg.

Quelques semaines plus tard, le professeur Reitz, médecin en chef de l'asile, vit arriver un jeune confrère polonais, le Dr Masurkewicz, qui venait d'être nommé assistant au service des « mélancoliques ». Ce jeune praticien sérieux, consciencieux, silencieux et plein de zèle, devint bientôt le collaborateur favori du professeur Reitz, qui se faisait souvent remplacer par lui.

Un jour de mai 1902, le Dr Masurkewicz, étant ainsi de service en l'absence de son directeur, fit sa tournée dans les cellules des malades. Arrivé à la cellule du détenu Pilsudski, il s'écria : « Voilà un cas intéressant, que je veux étudier de plus près. Qu'on conduise cet homme dans mon cabinet. »

Quelques instants plus tard, le gardien-chef amenait le détenu au cabinet directorial. « Restez dans l'antichambre, dit le docteur au gardien, jusqu'à ce que je sois pour que vous ramenez ce malade dans sa cellule. J'en ai pour une bonne heure à l'examiner. Ne me dérangez pas jusque-là. »

L'heure passa, puis une autre heure. Le gardien s'étonna, frappa à la porte. Pas de réponse. Il tourna le loquet : la porte était fermée à clef. Inquiet, il alla quérir du renfort, et força la porte. Le cabinet du médecin-chef était vide. Sur une chaise, on trouva les vêtements du détenu Pilsudski, et, sur le tapis, une abondance de poils de barbe mêlés de savon.

Le détenu Pilsudski était barbu à cette époque ; le Dr Masurkewicz ne l'était pas moins. Le concierge de l'hôpital se souvint qu'il avait laissé passer, à la tombée de la nuit, deux jeunes gens parfaitement imberbes qu'il avait pris pour des étudiants. C'étaient Pilsudski et Masurkewicz, le premier habillé d'un costume civil apporté par le second. Ils avaient sans encombre gagné la Finlande, et s'étaient embarqués pour la Suède sur un bateau qui les attendait. Telle fut la première évasion de Joseph Pilsudski. Si le maréchal se décide un jour à écrire ses mémoires, il trouvera sans peine un éditeur.

La Ferme de Pairibonnier à Wépion

est une vieille hôtellerie pourvue du confort moderne. De la bonne cuisine, de bons vins, un séjour agréable. Elle vous attend le dimanche. Prenez-y vos vacances.

Hôtel. — Restaurant. — Pension. — Garage

Les coquilles dangereuses

Le XX^e Siècle de vendredi dernier contenait cette note en premier fait divers :

Un texte d'annonces a paru à cette place qui aura profondément blessé tous ceux qui l'auront lu. Nous nous excusons de cette insertion due à un regrettable oubli. Des mesures sont prises pour que pareilles inconvenances ne se reproduisent plus. Le « XX^e Siècle ».

Sauter sur la collection du XX^e Siècle et rechercher le numéro fut pour nous l'affaire d'un instant.

Et nous fûmes saisi d'une douce, d'une ineffable rigolade en lisant :

CE SONT TROIS HOMMES, qui, seuls, ont proclamé l'égalité féminine, la fraternité de l'épouse respectable et de la courtisane méprisée ; trois hommes dont deux dieux : Tolstoï, Jésus-Christ et Destrooper's Raincoat & Ltd.

S' imagine-t-on le raffut que durent faire les deux séminaristes qui président aux destinées du XX^e, quand ils découvrirent cette annonce dont la louffoquerie impie avait échappé à l'attention du metteur en pages ! Il dut faire gai, ce jour-là, à la rédaction du confrère...

Mais quelle idée de souligner « l'inconvenance » de cette annonce par une note « réparatrice » ? En vérité, cette histoire nous rappelle celle de la Réforme, alors à ses débuts, et dirigée par Emile Feron, qui ignorait, comme les séminaristes du XX^e Siècle, le métier de journaliste. Feron, au cours d'un laborieux article, avait été amené à écrire cette phrase : « L'emblème de l'infini, c'est un serpent qui se mord la queue ». Les typographes étaient déjà facétieux à cette époque, et l'un d'eux n'hésita pas à composer sergent pour serpent, ce qui plongea toute la presse bruxelloise et tous les abonnés de la Réforme dans une béatitude hélicoïdale. Et savez-vous ce que fit Feron, alors qu'il était si facile d'en rester là ? Il fit simplement un article de deux colonnes, dans la Réforme du lendemain, pour expliquer à ses lecteurs qu'il n'avait pas voulu leur manquer de respect, que la Réforme était consciente des devoirs qui... que... dont... bref, que ses idées sur l'anatomie des sous-officiers de notre armée n'étaient point du tout celle que la malice ou l'imbécillité d'un typographe avait pu faire supposer.

HUPMOBILE 6 cylindres 22 H. P.
8 cylindres on ligne 28 HP.

sont les plus parfaites parce que construites
— AVEC LES MEILLEURS ACIERS —
AGENCE GÉNÉRALE, 97, AVENUE LOUISE, 97, BRUXELLES

Le français transatlantique

Extrait d'une circulaire qu'une compagnie cinématographique américaine envoie à des agents belges.

Selon l'information sur main, il semble que vous vous occupiez de distribuer les projections cinématographiques. Si c'est le cas et si ce sujet-ci vous intéresse, il nous plairait de recevoir un offre pour les droits de distribution à un, deux, trois, — ou toutes, pour votre territoire. Si ce n'est pas le cas, nous vous saurions de bon gré si vous voudriez faire passer ceci aux autres que vous connaissez et qui pourraient être en état de faire une telle distribution.

Les projections, bien produites, tant que pareilles en motif et en action au cinéma américain ordinaire, contiennent, l'humour plus originale, le drame et la tragédie la plus intense. Elles sont une espèce de tonique pour l'enthousiaste des films dans tout le monde qui est fatigué, rassasié de film moyen et qui exige la diversion, quelque chose de différent, une déviation, pour ainsi dire, du film ordinaire. Donc, en les offrant, vous trouverez les acquéreurs curieux, et en même temps vous aurez, comme d'autres qui vendent nos films, peu de difficulté d'obtenir des enregistrements et les dates de représentation promptes.

Ils nous enseignent déjà l'honnêteté, la sobriété, la morale ; ils veulent aussi nous enseigner le français.

L'ODEOLA, placé dans un piano de la
J. GUNTHER, grande marque nationale
constitue le meilleur
des auto-pianos.

Salons d'exposition : 14, rue d'Arenberg. Tél. 122.51.

Th. PHILIPS CARROSSERIE
D'AUTOMOBILE
DE LUXE : :

123, rue Sans-Souci, Bruxelles. — Tél. : 338.07.

es vrais criminels

On connaît la campagne de presse par laquelle on a cherché à débarrasser l'Allemagne des responsabilités de la guerre : c'est de la haute politique, nous disent quelques hommes profonds. M. Florent Mather, Alsacien de Paris, vient de leur répondre dans un livre vigoureux, *Les vrais Criminels*, qui paraît à Paris, chez Berger-Levrault.

Véritable réquisitoire contre la diplomatie prussienne, écrit par un Alsacien qui connaît bien l'Allemagne, il émette d'une façon irréfutable, par des documents et des faits, la préméditation de celle-ci dans le déclassement du conflit.

Conçu impartialement et d'une façon objective, en dehors et au-dessus de tout esprit de parti, avec un souci de vérité que corrobore une documentation complète et sûre, cet ouvrage, qui s'adresse autant au grand public qu'aux historiens de l'avenir, constitue une réponse étonnante aux détracteurs systématiques de la « politique d'équilibre » poursuivie par la diplomatie française. Au point de vue national, il est une arme formidable aux mains des Français, car il démontre, de manière incontestable, que ce n'est point ici qu'il faut chercher les responsables. C'est de l'autre côté du Rhin que sont les Vrais criminels!

Visitez L'HOTEL - NORMANDY à YVOIR

Parc — Jeux — Canotage
Thé — Restaurant — Pension — Garage

Les belles circulaires

Une maison allemande envoie à sa clientèle cette circulaire :

Certifikat d'épreuve
pour le thermomètre de la médecine et de la fièvre
déposé

Le thermomètre qu'est muni avec susdit No. est fabriqué de verre normal Jena et fut comparé à la thermomètre normal qu'est éprouvé officiellement aussi fut examiné à la utilité et le même est trouvé pour admissible.

En ses déclarations ne sont pas d'attendre Changements essentiellement.

Conduite pour refouler du mercure de fil :

D'après usage on met le thermomètre dans la crampon, qu'est à tourner facilement aussi possède élasticité; la crampon se trouve en fond à l'écale.

Alors on prend l'écale à la main, et le thermomètre on fond circulaire quelque fois, par ici le mercure de fil retourne au vaisseau.

C'est assez difficile à comprendre.

CHAMPAGNE

BOLLINGER

Fable express

(ECHO d'un banquet littéraire.)

Triomphe de sa nation,
Ce maître assagi du symbole,
Dans la cité d'élection
Eut Lisette pour obole.

Moralité :

Kahn à Lise à Sion.

222

L'été dernier, un grand artiste visitait le Sacré-Cœur, à Montmartre; il avoua que jamais il n'avait eu aussi chaud.

Moralité :

Montaid sue.

Etuver à Montmartre.

???

Cher Monsieur Ochs, votre dessin m'amuse,
Mais la baronne en est confuse !

Moralité :

Ochs ! gêne !

???

Dans un grand restaurant, un client fort grognon
Réclamait du pain au garçon.

Celui-ci dit : « Moi, je ne puis vous en donner,
Car c'est au petit groom qu'il faut le demander.

Moralité :

Le chasseur à l'pain



CUBES OXO

À BASE D'EXTRAIT DE VIANDE

de la C^{ie} LIEBIG

Annonces et enseignes lumineuses

Il existait, il y a quelques années, à proximité d'une usine d'Ougrée, un café auquel l'excellence de son péket, et plus encore la présence de quatre jeunes-filles aussi avenantes que plantureuses, avaient valu une clientèle nombreuse.

Les ouvriers pouvaient s'y procurer des pommes de terre grillées (en wallon de Liège, des « crompres péteies »), dont ils faisaient une abondante consommation.

Derrière une vitre de la fenêtre du café, étaient exposés deux magnifiques tubercules. Collée sur la vitre voisine, une feuille de papier portait ces mots (sibyllins pour les non-initiés) — nous respectons l'orthographe :

Isi on les péte à tout cure.



Chemin de fer du Nord

Les grandes stations thermales balnéaires
et estivales françaises

Billets d'aller et retour valables trente jours

Il est délivré au départ des gares belges d'Anvers (Central), Bruxelles (Midi), Charleroi (Sud), Gand (Saint-Pierre ou Sud), Liège, Mons, Namur et Ostende des billets d'aller et retour valables trente jours pour les principales stations thermales, balnéaires et estivales des réseaux français de Paris-Lyon-Méditerranée, de Paris-Orléans et du Midi, notamment pour les stations de :

Aix-les-Bains-Mont-Revard, Chamonix-Mont-Blanc, Evian-les-Bains, Grenoble, Nice, Vichy;

Tours, La Bourboule, Le Mont-Dore, Vic-sur-Cère, La Baule-Escoubac Quimper;

Biarritz, Pau, Lourdes, Bagnères-de-Luchon, Font-Romeu-Odeillo-Via, Bagnères-de-Bigorre.

Ces billets, qui comportent sur les parcours français une réduction de 25 p. c. en 1^{re} classe et de 20 p. c. en 2^e et 3^e classes, permettent de s'arrêter à toutes les gares situées sur l'itinéraire.

Pour de plus amples renseignements s'adresser aux gares belges désignées ci-dessus ou au Bureau des Chemins de fer français, 25, boulevard Adolphe-Max, à Bruxelles.

ANSALDO

4 et 6 CYLINDRES 2 LITRES
IMBATTABLES EN COTES

Entretien gratuit pendant un an
 65-71, rue d'Ostende, BRUXELLES. — Téléphone : 62.343



Film Parlementaire

C'est étonnant ce que, pour arriver au poteau des vacances, que M. Brunet a planté au 16 juillet du calendrier, nos députés dépensent d'ardeur frénétique au travail !

Est-ce la tardive ardeur du lièvre de la fable s'essouffant à rattraper la tortue ? Du potache Flemard qui, pour avoir lambiné toute l'année, doit mettre les bouchées triples pendant les nuits de veille précédant les examens ?

Notez qu'il en est ainsi à peu près à toutes les fins de session et que pour avoir traîné, en bavardant en route, dans les premiers mois, les parlementaires se condamnent, par avance, aux travaux forcés pour la période des canicules.

Il faut admettre que, cette fois, ils ont l'excuse de la crise ministérielle qui, durant un mois, les a renvoyés dans leurs pénates, et de l'obstruction communiste, maintenant matée, qui a bloqué plus d'une fois le train parlementaire. C'est pour cela qu'on les voit siéger — voir est une façon de parler — pendant huit séances par semaine, et que, tout doucement, la Chambre a pris l'habitude de prolonger ses exercices jusque huit ou neuf heures de la nuit.

Vous me direz que c'est une pure fiction, puisque votre bonne gazette vous apprend que ces fameuses séances de nuit ne sont plus que très intimes : a partie entre le dernier orateur inscrit et le ministre, avec, pour témoins résignés, le vice-président de service et les quelques députés de la province qui ont raté leur dernier train.

Evidemment, évidemment.

Mais on permettra bien au vieux philosophe désabusé que je suis devenu depuis les nombreux lustres que j'ai passé à observer les lieux et les gens d'ici, de parler de ces choses avec un peu moins d'agreur — mettons avec l'indulgente bienveillance des vieilles gens.

Et, tout d'abord, la vie parlementaire n'est pas toute entière contenue dans l'hémicycle. J'ai là sous les yeux la liste des séances de sections et commissions de la semaine en cours. Il n'y en a pas moins de vingt-sept. Vous me croirez si vous le voulez, mais ces séances sont fort suivies, et la besogne qu'on y abat — bonne ou mauvaise, ça dépend du parti auquel vous appartenez, cher lecteur — cette besogne est abondante, pour le moins.

Sans doute, ce sont presque toujours les mêmes bucheurs que l'on voit à la tâche. Fou Mechelynck passait au Palais de la Nation les trois quarts de sa journée, mais il faut bien reconnaître que la proportion des tireurs au

flanc n'est pas plus grande que dans n'importe quel milieu. Cette discrimination entre les uns et les autres, je pourrais aisément la faire si je n'étais tenu à la discrétion que vous savez. Mais un exemple suffit. Apprenez que M. Fieullien n'est pas à chasser de la maison, tandis que M. Devèze n'y fait que de rares, mais éloquentes apparitions. Sachant cela, placez-les vous-même sur l'échelle des valeurs parlementaires.

???

Et puis, parmi tous ceux qui daubent si aisément sur l'absentéisme de mes patrons, il y en a une catégorie qui me tape particulièrement sur les nerfs. Ce sont tous les chienlits, quémandeurs, solliciteurs et tapeurs professionnels qui encombrant les salons d'audience au point qu'on a dû aménager plusieurs locaux nouveaux pour les contenir. C'est pour contenter ces lascars que l'on voit dans un continuel va-et-vient, les huissiers tout galonnés d'or, circuler dans les travées et arracher les députés à leur banc. Surtout, qu'on ne s'avise pas de leur dire que M. le Représentant est occupé, qu'il tient la parole, qu'il est intéressé à un débat ou qu'il siège en commission. Si l'attente se prolonge, ils s'impatientent, s'irritent et menacent leur élu — qu'ils disent — de toutes les foudres du prochain poll.

Est-ce que leurs petites affaires ne vont pas avant celles de l'Etat ? Quand, enfin, ils tiennent leur député — ô combien et pour quel temps ! — dans un de ces petits coins de ses salons encombrés, que nous nommons les Maisons de Secours, tout est pour le mieux dans le meilleur des régimes. Mais ce loyalisme ne dure pas longtemps, car si, pour se débarrasser d'eux, leur élu les a invités à assister à la séance du haut d'une tribune réservée, ils seront les premiers à s'écrier : « A-t-on idée d'un pareil je m'en fichisme ! Voyez donc l'hémicycle ; il n'y a pas un chat là ! Faites du bien à un villain... »

???

« Vite et bien » ? C'est, je crois, la devise commerciale d'un cirage ou d'une poudre à nettoyer les métaux. Je ne sais pas trop si nos honorables travaillent bien en adoptant, en une semaine, sept ou huit des budgets les plus importants, et qui sont d'ailleurs à moitié dépensés Mais pour un record de vitesse, c'en est un !

L'autre soir pour ne pas somnoler pendant les cogitations oratoires de MM. Carlier et Fieullien, inlassablement déchaînés, je feuilletais un gros bouquin poussiéreux emprunté à la collection des *Annales Parlementaires*. Le volume datait d'il y a quelque quarante ans, de cette époque grasse et quiète ou de la déclin du régime censitaire, âge d'or de notre vieille bourgeoisie belge, n'avait pas encore commencé.

Le parlementarisme était alors tenu pour une institution sacrée et nos honorables trônaient dans un nuage de considération et de respect. On eût traité d'asprit mesquin quiconque aurait critiqué la modeste indemnité de deux mille florins — à peine 50.000 francs de notre monnaie-papier — que s'allouait alors les députés de l'époque, la plupart très riches d'ailleurs.

Or je découvre ou plutôt je retrouve dans ces papiers jaunés cette chose curieuse : la discussion de certains budgets s'éternisait pendant plusieurs semaines. L'examen du budget des chemins de fer prit vingt-quatre séances et un orateur parla pendant deux heures pour réclamer le déplacement d'un passage à niveau.

Tout le monde acceptait cela comme la chose naturelle et l'on eût sévèrement censuré le personnage irrévéren-

jeux qui eût osé parler de bavardages et traité les parlementaires de raséurs.

Jamais on ne siégeait le matin et il n'était pas question de séances de nuit. Les travaux cessaient régulièrement avant cinq heures et il ne se passait pour ainsi dire pas de semaine sans que le président ne dût constater que la Chambre n'était pas en nombre. Les occasions de petits congés supplémentaires aux très longues vacances se présentaient d'ailleurs toutes seules. Chaque fois qu'un député passait l'arme à gauche on levait la séance en signe de deuil et cela permettait aux provinciaux l'imprévu d'une petite nouba improvisée dans les cafés du bas de la ville.

C'était admis comme chose naturelle et seul, dans le Peuple, grand comme un mouchoir de poche, notre oncle Edmond Picard anathématisait les députés fainéants, en dénonçant, en apophtegmes virulents la « congénitale lourdeur d'esprit de la bourgeoisie décadente ».

Aujourd'hui la censure a changé de camp, avec ceux qui en étaient l'objet; les députés du nouveau régime, qui ont le tort d'être d'une autre essence, sont des bavards parricidiaux, coûteux et inutiles et c'est le peuple souverain qu'on traite d'imbécile.

Vous voyez bien que plus ça change et plus ça reste la même chose puisque, seul, le point de vue social se déplace.

Et que chacun continue à se dire : « Nous seuls et nos amis avions du talent. »

L'Huissier de Salle.

Chemin de fer de Paris à Orléans

UN CIRCUIT AUTOMOBILE

dans les gorges du Tarn

au départ du centre touristique de Rocamadour (Lot)

Au cours de l'été 1926, Rocamadour, qui joint à l'attrait de la situation merveilleuse et de son pèlerinage célèbre dans le monde entier le privilège d'être un excellent centre d'excursion dans le pays si pittoresque du Haut-Quercy, sera le point de départ d'un nouveau circuit automobile se dirigeant sur les fantastiques Gorges du Tarn par la belle région trop peu connue du Rouergue.

Ce circuit comprendra six journées de voyage, qui permettront notamment la visite du Gouffre de Padirac, de Conques et son trésor d'orfèvrerie, de la vallée du Lot d'Entraygues à Espalion, des Gorges du Tarn entre Sainte-Enimie et Millau, de Rodez et de ses monuments du viaduc de Viaur, de la vieille bourgade de Najac, de Villefranche-de-Rouergue, des jolis sites de la vallée du Lot entre Carjac et Conduché et de la vallée du Cèze.

Les départs auront lieu de Rocamadour tous les dimanches, du 11 juillet au 19 septembre 1926.

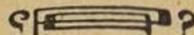
Le prix pour le parcours complet, y compris un trajet en barque dans les Gorges du Tarn, est fixé à 400 francs.

Pour plus amples renseignements, s'adresser au Bureau Commun des Chemins de fer français, 25, boulevard Adolphe-Max, à Bruxelles.

SUR LA COTE

Blankenberghe

Cela devait arriver. A l'Hôtel X..., un Belge, pacifique et calme, qui prenait tranquillement son repas, s'avise de regarder le maître d'hôtel qui lui avance le plat de soles, et il reconnaît un Boche qui l'avait gardé et sévèrement, nous vous prions de le croire, dans une prison allemande, pendant la guerre. Il y eut un geste réflexe et les soles se trouvèrent, en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, suivies de la saucière, sur la figure du maître d'hôtel... Conflit. On expliqua à ce Belge qu'il ne savait pas se conduire. Il fut, d'ailleurs, expulsé de l'hôtel. La question est celle-ci : Comment les Belges peuvent-ils se contenir quand ils rencontrent une figure de Boche qu'ils ont connue dans des situations désagréables ? Cependant, ce même jour, toute la ville était en rumeur. On annonçait ferme un arrivage de quinze cents Boches. C'est déplaisant, mais qu'y faire ? d'autant plus qu'aux dires de gens qui y ont été voir, la Belgique a fait une réclame intensive en Bochie. C'est une façon de faire rentrer un peu d'argent. Mais voilà ! Avec ces Allemands, rien ne va bien. Ils ne savent pas se tenir à leur place ; ils déplacent trop d'air ; et puis ce sont leurs gueules qui sont provocantes, même quand ils ne le veulent pas.



Annonces et enseignes lumineuses

Deux belles enseignes relevées sur la digue de Blankenberghe :

A LA BANANE ROYALE

Cet hommage rendu à la dynastie par un commerçant avisé, frappe d'émotion les voyageurs. Ils sont prêts à se découvrir devant cette banane royale cependant qu'on annonce qu'un concurrent va afficher l'image de la banane couronnée.

???

Autre annonce sur la même digue : On lit ces simples mots :

Appuyez sur le bouton et nous nous chargeons du reste.

A cette invite mystérieuse, on cherche éperdument autour de soi un bouton. Quel bouton ? Seigneur ! quel bouton ? Après quoi, on découvre que l'invite est faite par un marchand d'appareils photographiques. Il vous dit que vous n'avez qu'à appuyer sur le déclic de votre appareil photographique, il se chargera de développer les films et les plaques.

Plaques émaillées !

C'est la réclame la plus solide, la plus durable.

Elle ne s'altère jamais aux intempéries. ❖ ❖

Adressez-vous à la

S. A. Émailleries de Koekelberg

(Anciens Établ. CHERTON)

(BRUXELLES)

— POUR DEVIS ET PROJETS —





Ilotes ivres

VENDREDI 2 JUILLET. — La majorité de la Chambre française semble vraiment s'être mis en tête de ridiculiser le parlementarisme issu du suffrage universel. Cette séance d'aujourd'hui, au cours de laquelle on a invalidé le baron de Rothschild, a été une immense partie de rigolade. Ce baron de Rothschild n'est pas bien intéressant. On se demande pourquoi il a voulu être député, alors qu'il aurait pu faire courir, composer des pièces de théâtre ou se tourner les pouces. Mais, pour un homme riche, c'est une fantaisie comme une autre. Seulement, voilà ! Quand on s'appelle Rothschild, on corrompt tout ce que l'on touche : il y a la légende. Il a suffi qu'un Rothschild se présentât dans les Hautes-Alpes pour que tous les électeurs du département fussent aussitôt convertis en mendiants et en maîtres-chanteurs. Il fallait s'y attendre. Il en eût été ainsi de n'importe quelle circonscription électorale du monde. Mais pourquoi la Chambre française a-t-elle tenu à étaler ces turpitudes comiques aux yeux de l'univers ? Quelle manie ont les démocrates français de jouer l'ilote ivre ? Il est vrai qu'en Belgique, nous avons eu, dans le temps, l'histoire des saucisses d'Alost.

Grève des dockers

SAMEDI 3 JUILLET. — Les dockers d'Anvers ont imaginé de se mettre en grève. Il ne manquait plus que ça. Voilà notre grand port immobilisé. Cela fait toujours beaucoup d'effet, une grève maritime. Les bons bourgeois, que la perspective du grand chambardement tourmente, se souviennent que toutes les révolutions ont commencé dans les ports et ils voient les dockers d'Anvers sous la figure de bolchevicks, le couteau entre les dents.

L'exécution du plan Dawes

DIMANCHE 4 JUILLET. — On ne lit guère les documents financiers. On a tort. Il n'y a rien de plus instructif. Mais ce qu'on y apprend n'est guère réconfortant. A qui sait lire, un coup d'œil sur le rapport des gérants du plan Dawes donne froid dans le dos. Comme des administrateurs qui commencent par un exposé de la marche générale de l'affaire, M. Gilbert Parker et ses adjoints examinent la situation économique et financière de l'Allemagne. Selon eux, cette situation s'améliore. La crise d'assainissement, qui a suivi la crise d'inflation, est sur le point d'être surmontée. Dans l'ensemble, l'Allemagne s'adapte à sa monnaie régénérée. Mais pour que les résultats ne soient pas compromis, elle a encore besoin de ménagements. On risquerait de tout perdre en lui de-

mandant trop. A lire le rapport entre les lignes, on s'aperçoit donc que le comité des transferts, cette institution protectrice, n'est pas encore près d'ouvrir les caisses de la Reichsbank, où s'accumulent les annuités. Cet or du Rhin est bien gardé. Et les créanciers de l'Allemagne, s'ils reçoivent des prestations en nature, ne doivent pas compter sur des versements en espèces avant longtemps..

En attendant, la livre monte toujours.

Conseil des Ministres

LUNDI 5 JUILLET. — Les ministres ont tenu conseil. On a approuvé le plan d'industrialisation des chemins de fer. Fort bien. C'était indispensable, nous dit-on ; mais l'annonce de cette grande réforme n'a pas fait baisser la livre. Au contraire, et les ministres en ont été réduits à constater que la sarabande des changes rendait toute prévision budgétaire aléatoire. Le véritable prototype de ministre des finances, en ce moment-ci, c'est Sisyphe.

M. Caillaux a parlé

MARDI 6 JUILLET. — M. Caillaux a parlé. Il a même fort bien parlé, car il a du talent, le bougre. Nous nous souvenons du jour où, pendant la guerre, sous le ministère Clemenceau, il demanda lui-même la levée de l'immunité parlementaire, en profitant pour prononcer devant la Chambre son *Pro Domo*. Il jouait son honneur sinon sa tête. On le vit monter à la tribune de ce pas allègre et insolent qu'il a dans la vie. Il avait l'allure du maître du bal, comme disait Barrès. Son discours fut admirable de force, de logique, d'émotion. Il le prononça en grand acteur. Seulement voilà, c'était trop beau. En attendant un cri du cœur, un élan d'indignation, de colère ou de douleur, on avait une œuvre d'art. C'est encore une œuvre d'art que l'on a eu hier. M. Caillaux a dit des choses fortes, des choses claires. Mais comme il a toujours l'air trop habile, on se méfie, on a peur des statistiques truquées et des arguments pipés. En bon acteur parlementaire, il a renouvelé sa manière. Il s'est fait doux, gracieux, aimable, insinuant. Mais, de temps en temps, le maître est réapparu cassant et hautain. Après tout, il est possible que cette Chambre française, si veule, si désemparée, n'attende qu'un maître.

La livre monte toujours

MERCREDI 7 JUILLET. — Et la livre montait toujours.. Elle est aujourd'hui à 192. A Paris, elle est à 181. Serait-ce que nous nous affolions plus facilement que les Français ? On commence à croire qu'il en est ainsi. La nervosité de notre monde boursier est extrême. Evidemment, la situation n'est pas rose, et le projet d'industrialisation des chemins de fer a causé une profonde déception au monde de l'argent. Mais il eût fallu être idiot pour s'imaginer qu'en un mois de temps, le gouvernement Jaspard-Franconi allait trouver la panacée universelle. Rien ne justifie, pour le moment, une reprise de confiance. Mais rien ne justifie non plus cet affolement. Est-ce que les gens de finance, qui ont l'air si malins, appartiendraient à la race des moutons de Panurge ?

Autour d'un Congrès

UN DOCUMENT

Les lecteurs de *Pourquoi Pas ?* n'aiment pas l'administration. Ils nous font l'honneur de croire que nous savons, sinon les défendre contre cette toute-puissance anonyme, du moins les venger, et ils nous apportent leurs doléances ou celles de leurs voisins.

C'est sans doute un de ces anti-administratifs qui nous envoie copie d'une lettre de notre excellent confrère de Gohart, adressée à nous ne savons qui et où. Notre ami de Gohart raconte avec une verve exaspérée les tribulations d'un organisateur de Congrès et ses fabuleux voyages dans le maquis administratif.

Il s'agit du Congrès de la presse latine qui s'ouvrira la semaine prochaine à Liège et où sont représentés les plus grands journaux de France, d'Italie, d'Espagne, de Portugal et de toute l'Amérique latine.

Nous avons demandé à de Gohart si cette lettre était authentique. « Parfaitement, nous a-t-il répondu, tout cela est exact, et si ça vous amuse, publiez le document. Peut-être mes malheurs instruiront-ils ceux qui voudraient marcher sur mes pas. »

Publions donc ce document, bien entendu sans prendre parti et en laissant à de Gohart la responsabilité de ses opinions. Ces histoires administratives sont toujours amusantes pour le spectateur désintéressé.

Mon cher ami,

J'arrive ce matin à 6 heures de Saint-Nazaire. Je trouve sur mon bureau une lettre express qui porte la griffe de ton département, je l'ouvre et, à la sixième ligne, je m'aperçois que je suis copieusement eng...

Que j'ai eu tort d'accepter, à la demande de l'ambassadeur, à Paris, de m'occuper du Congrès de la Presse latine, c'est exact. Qu'un Belge soit en défaut lorsqu'il essaye de faire quelque chose pour les Belges, c'est encore exact. Que M. Rolin m'eng... et ait avec moi la politesse qu'il a eue vis-à-vis de tous les journalistes à Londres, à Genève, à Locarno, ça n'a aucune importance, nous le lui rendons bien. Mais que toi tu me fasses des reproches, ça, alors, ça dépasse les bornes.

Pour ta punition, je vais perdre une demi-heure à dicter l'historique de cette affaire, et puis, j'attendrai tes excuses, car, comme tu es de bonne foi, tu m'en feras.

La Presse latine a été admirablement reçue en Italie. Elle comprenait, à ce moment, quatre journalistes belges: M. Olympe Gilbert, de Liège; M. de Rudder, du « Soir »; M. Dumont-Wilden, de la « Nation Belge » et ton serviteur, qui représentait là-bas un journal français.

Après les paroles très aimables pour la Belgique dites au Congrès de Rome, présidé par un ministre de Mussolini, j'ai demandé à mes camarades belges s'il n'y avait pas lieu d'offrir que le futur Congrès se tint en Belgique.

M. Gilbert m'a répondu :

— Tu peux marcher, Liège te soutiendra.

Et de Rudder m'a dit :

— Vasy, nous t'aiderons.

Je me souviens avoir pris la parole à ce moment-là, avec quelque embarras, pour expliquer que la Belgique était latine. J'ai proposé de tenir le congrès en Wallonie et de venir ensuite à Bruxelles, et même au littoral flamand, où l'on verrait bien que l'on aime les Latins.

Au mois de mars, de Walleffe m'a reparlé de l'affaire. Il y a eu un déjeuner auquel assistait l'ambassadeur, et il a été convenu que nous allions organiser le congrès en Belgique. Je crois même que de Walleffe en avait parlé à ce grand seigneur qui s'appelle Digneffe, pour qui, personnellement, je n'ai pas une sympathie énorme, mais qui, tout de même, quand il s'agit de mettre la Belgique au premier rang, est un grand patriote.

Ma première lettre à Patris est du 29 mars. Peut-être ai-je commis une grosse erreur : celle de croire que notre ami Edmond allait s'occuper de cette affaire à mon premier appel. Mais comme, à ce moment-là, j'étais plus ou moins en froid avec le futur académicien de Rudder, à qui j'avais soustrait l'occasion d'un papier, je n'ai pas voulu m'adresser à lui.

Je te fais grâce de tout ce qu'il fut fait par la suite : l'établissement d'un programme, les entretiens avec de Walleffe, et j'en arrive à une lettre du 6 mai à Gilbert et à une lettre de même date écrite à toutes les autorités belges intéressées par cette affaire.

Le 6 mai, et ici tu vas t'apercevoir déjà combien ta lettre est injuste, j'ai écrit à M. Ooms pour lui confirmer la conversation que nous avions eue quelques jours auparavant à Bruxelles.

ICI le récit détaillé des tribulations d'un organisateur de congrès. Enfin, tout va bien : réception à Liège et congrès ; réception par le Roi ; visite à Bruxelles et à Ostende. Beau programme, mais...

A la fin de mai, je reçus de M. Ooms la première lettre qu'il daigna m'écrire. C'était une lettre que Ponce-Pilate aurait pu signer. M. Ooms se lavait les mains de tout et m'annonçait simplement la suppression des subsides.

J'écrivis immédiatement à de Walleffe pour le prévenir et lui envoyer la lettre de M. Ooms. J'écrivis en même temps à Patris pour lui demander, à la date du 1er juin, s'il pouvait nous aider en voyant le ministre et en lui disant que le procédé était par trop brutal et qu'il ne fallait pas que la Belgique, qui exploite son Capital-Beauté et a, par conséquent, besoin de la presse, puisse être taxée de malfiance vis-à-vis des journalistes latins qui ont accoutumé d'être autrement reçus partout ailleurs.

A quelques jours de là, je fus appelé à l'ambassade, où on me communiqua une note de M. Rolin qui annonçait que l'on nous donnerait des places en deuxième classe pour le trajet Liège-Bruxelles et Bruxelles-Ostende. L'ambassade me communiquait, en même temps, une note du 8 mai dans laquelle M. Rolin écrivait :

« Etant donné l'avis favorable que vous avez exposé au sujet de l'intervention de mon département dans l'organisation du voyage de la presse des pays latins d'Europe et de l'Amérique du Sud, nous tâcherons de faire réussir l'entreprise, mais nous avons à prendre d'abord des renseignements quant aux frais. »

Pour gagner du temps, ajoutait la note, mon service de presse traitera directement avec M. de Gohart la suite de cette affaire.

Or, le service de presse de M. Rolin s'est contenté de m'écrire une et unique lettre pour me dire qu'elle n'avait pas d'argent.

Le 16 juin, ayant vu M. d'Arsac à Paris, la veille, je lui confirmais mes différentes démarches et le silence de M. Ooms et je lui demandais d'intervenir.

Le 17 juin, le ministère envoyait à l'ambassade une lettre demandant les noms des quatre-vingt titulaires d'une deuxième classe de Liège à Ostende.

Le même jour, j'écrivais une lettre à M. Rolin dans laquelle je lui disais notamment ceci :

« Je vous pose par conséquent bien nettement cette question : Votre département peut-il, oui ou non, nous donner des parcours valables en première classe sur les chemins de fer belges pendant la semaine du 11 au 17 juillet ? »

J'expliquais à M. Rolin que pour aller de la frontière jusqu'à Liège, il y a une partie du trajet qui est prise sur les chemins de fer belges, et que, d'autre part, pour aller d'Ostende à Mouscron, il y a encore des chemins de fer belges à employer; que, dans ces conditions, il fallait se montrer un peu plus généreux et ne pas faire payer pour ces deux courts tronçons.

Ma lettre à M. Rolin était aussi cavalière que possible, parce que, à ce moment-là, j'aurais conseillé à de Walleffe de supprimer catégoriquement le congrès de la Presse latine en Belgique. Malheureusement, sur le vu de la dépêche reçue à l'ambassade, les invitations étaient parties.

J'écrivis donc une nouvelle lettre à M. Rolin, en réponse à sa lettre du 21 juin, qui nous accordait des premières classes pour le remercier et je lui demandais les suppléments de passagers que je lui avais déjà indiqués.

Je rappels également dans cette lettre à M. Rolin que j'avais vu quelques jours avant à Genève les trois ministres : Vandervelde, Anseele et Camille Haysmans, qui m'avaient promis leur concours.

Ce que je n'ai pas dit à M. Rolin, c'est que, lorsque j'ai

parlé de cette affaire à M. Vandervelde, il m'a dit qu'il n'était au courant de rien et il a ajouté qu'il lui semblait étrange que, du moment où son ambassadeur à Paris avait écrit au département, il n'ait pas lui, le ministre, été mis au courant.

M. Anseleu me demanda de lui écrire tout de suite une lettre en m'affirmant qu'il allait la faire parvenir à son département en insistant pour que satisfaction nous soit donnée.

Et M. C. Huyemans déclara à ces deux collègues qu'il estimait ce voyage intéressant pour la Belgique et que si on manquait d'argent on pourrait peut-être lui demander quelques billets de 1,000 francs, qu'il trouverait dans ses crédits.

J'étais, par conséquent, en droit de considérer que tout allait bien et je donnai connaissance, aux ministres, du programme qu'ils trouverent parfait. Il n'y eut pas une seule objection.

Depuis le 21 juin je n'ai plus reçu de nouvelles sauf ce matin ta lettre qui me dit que personnellement je pourrais obtenir quelque chose mais que, en ce qui concerne le Congrès, tu le considères avec une certaine indifférence.

Permetts à ma vieille amitié de te dire que tu as tort. Le Congrès s'est promené déjà en France, puis au Portugal, puis en Italie et ces pays ont été satisfaits de la publicité qui leur a été faite. Il n'y a pas de raisons par conséquent pour que la Belgique n'essaie pas, avec un minimum de dépenses, de trouver un maximum de publicité.

Tu me dis qu'il fallait solliciter la visite au Roi. Mais je l'ai demandée à M. Ooms il y a trois mois.

Tu me dis que l'Etat belge n'est pas chargé de nous donner des places dans les théâtres. Mais il aurait suffi d'un coup de téléphone de M. Rolin, à la direction de la Monnaie pour que la chose soit immédiatement faite.

Et enfin, de toute ta lettre, permets-moi de te le dire, il résulte que l'ad-mi-nis-tra-tion est épouvantablement rétrograde et papiéressière dans mon pays. J'ai demandé des concours à des particuliers notamment pour le logement à Bruxelles et à Ostende et j'ai trouvé immédiatement ces concours.

Je croyais, dans ces conditions-là que l'Etat belge, représenté par MM. Rolin et Ooms — ce qui n'est pas de ma faute — aurait compris que si je leur demandais peu de chose, je leur amènerais, peut-être, la valeur d'un million de publicité par les articles qui seront faits après le Congrès.

Et, si j'ai cru pouvoir demander des cars-automobiles, c'est que, dans mon esprit, il fallait montrer aux journalistes Louvain, qui se reconstruisent, et puis aussi toute la région de l'Yser où l'on a fait un effort considérable.

Mais, la lettre, mon cher ami, m'a fait comprendre combien je me suis trompé et je fais mon mea culpa. Il ne m'arrivera plus d'essayer de rendre service à mes compatriotes en dépassant de ma poche beaucoup de timbres, beaucoup de télégrammes, et même un voyage à Bruxelles tandis qu'il serait si simple de gagner beaucoup d'argent en spéculant sur le franc belge.

Comme le voyage se fera quand même, j'espère te voir à Bruxelles le 15 juillet et je serais heureux de te serrer la main. Crois-moi bien cordialement.

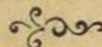
A. de Gobart.

Puisque le voyage a lieu quand même et que le congrès sera brillant, nous conseillons à de Gobart de ne pas se frapper. Mais il nous apparut qu'il y avait dans sa lettre quelques détails savoureux. L'histoire contemporaine a ses droits...

APPAREILS PHOTOS

Occasions de marque ICA, GOERZ, KODAK, etc.

Liste par retour — Vente avec garantie



J. J. BENNE

25, PASSAGE DU NORD

Tel. 273 68



Tribune libre des enfants

Jacqueline est seule à la cuisine avec la bonne. Papa et maman sont absents.

Mademoiselle descend. Elle porte un pantalon qu'elle va repasser.

Jacqueline regarde :

— C'est le pantalon de papa, Moïse ?

— Oui, Jacqueline.

Un silence... Reflexions... Puis, tout à coup :

— Alors, papa est sorti tout nu ?...

???

Lili (6 ans) est en visite avec sa mère, qu'elle accompagne partout.

— Mais, Lili, lui dit la maîtresse de la maison, tu es toujours sortie : tu es déjà une mondaine !

Et Lili de répondre posément :

— Oh ! non, Madame, je ne sors que le jour ; le soir, maman me laisse à la maison ; je ne suis qu'une demi-mondaine !...

???

Jeannine a un peu plus de quatre ans. Voici comment elle raconte un accident auquel elle a assisté.

— Le train allait trop vite et la voiture aussi, et le cheval a saigné...

C'est clair, simple, rapide et, en somme, complet.

???

José (5 ans), qui habite la campagne, voit passer des avions :

— Dis, papa, les avions, est-ce qu'ils pendent des œufs ?

— Pourquoi, mon petit ?

— Pour avoir un petit avion !...

???

Le même, qui a cassé un carreau et qui a reçu une fessée :

— Mais, papa, quand le vent casse un carreau, tu ne frappes personne ! Pourquoi tu me frappes, moi ?...

???

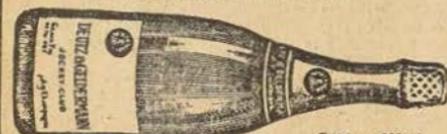
Léon et Juliette (quinze ans à deux) ont longtemps discuté. Ils finissent par prendre papa pour arbitre. Et Juliette s'explique :

— N'est-ce pas, petit père, que quand la personne croit ce que vous lui dites, ce n'est pas mentir ?...

CHAMPAGNES DEUTZ & GELDERMANN

LALLIER & Co successeurs Ag. MARNE

GOLD LACK — JOCKEY CLUB



Téléphone 352.10

Agents généraux : Jules & Edmond DAM, 76, Cb. de Vicergat.



“ Quel
est donc
ce...? ”

— Quel est donc ce ministre belge qui a pris pour devise, depuis qu'on lui a offert un gourdin d'honneur: « Quand on matraque, je me défends! »?

— Quel est donc ce particulier, atteint d'une irrédéniable furonculose, que l'on a sobriqueté: dix minutes d'entraxe et le drain qui suit?

— Quel est donc ce cher chroniqueur sentimental d'un grand journal « pour demain », que des confrères ont sobriqueté: « Mon cœur pleure d'au-refois »?

— Quel est donc ce poète quinquagénaire et toujours « un peu là », que l'on a flatteusement surnommé: le mûr de marbre?

— Quel est donc cette antique habituée des dancings bruxellois, encore moins vieille poule que vieux chameau, que l'on a, sans charité, surnommée: Mataméhari?

— Quel est donc cet instrumentiste qui, ayant par mégarde dédoublé sa soufflerie au cours d'une répétition d'orchestre, a été aussitôt sobriqueté par ses camarades de pupitre: le trompette de Jé-haricot?

— Quel est donc ce mari volage qui, ayant pris une maîtresse en titre, a été indulgemment surnommé par sa femme légitime: le jongleur de l'autre dame?

— Quelle est donc cette poule de luxe qui, comme dans la chanson, « se donne, se donne éperdument », à l'heure des intimités de l'amour mercantile, ce qui fait qu'on l'a appelée: la vente à tempérament?

— Quel est donc ce citoyen, enrichi dans les commerces de guerre et dans des commerces qui coustinent avec la traite des blanches, dont on a pu dire que, quand il se lève pour prendre la parole, au dessert de quelque banquet, c'est que vient de sonner l'heure du Saint-Macréaux?

— Quelle est donc cette toute petite danseuse bruxelloise que sa légèreté, sa gracilité et sa mièvre gentillesse de petit Saxe ont fait surnommer dans le monde des dancings: fesse de mouche?

— Quel est donc cet agent de change qui, ayant encaissé récemment, en public, deux soufflets magistralement appliqués, qu'il oublia de rendre, a été dénommé, par ses confrères: la caisse de consignations?

— Quelle est donc cette délicieuse artiste qui ayant interprété Mannequins au théâtre des Galeries, de façon à faire bisser tous ses couplets, a été dénommée: Mannequin-Bis?

— Quel est donc ce nouveau ministre qui a tellement les nerfs en boule qu'on l'a appelé: le bâton nerveux?

— Quel est ce député de droite, qui ne peut prendre la parole à la Chambre sans être traité de Turc à Maure par l'extrême-gauche, et qu'on nomme: le Jo...crisse aux outrages?

— A qui appartient cette grande torpédo, dans laquelle son propriétaire se complait à promener des quatre ou cinq poules de luxe à la fois, qu'on appelle: le char-à-banc sérail?

— Quel est ce rimailleux défunt dont — oublions le nihil mortuo... — on dit: il est mort, il ne poétera plus?

— Quelle est donc cette toute petite danseuse bruxelloise que sa légèreté... (si vous ne connaissez pas la première, ne cherchez pas la seconde: c'est la même) a fait sobriquetier, dans son quartier natal, de ce vocable délicieusement marollien: muuge vet? (1)

(1) Graisse de cousin.

AUTOMOBILES
CHENARD & WALCKER
10. 11. 15. 16/23 C.V.
18, Place du Châtelain Bruxelles

TOUS VÊTEMENTS

pour la Pluie

la Ville

le Voyage

les Sports

*The
Destroyer's Raincoat
C.D.H.*

GABARDINE BREVETÉE UNIVERSELLE

Manteaux Cuir "Morskin et Superchrome" brevetés
Cuir tanné au chrome pur, lavable à l'eau,
garanti à l'usage, spécialité pour l'Auto
Manteau de Ville, dernières créations,
élégants - pratiques

56-58, Chaussée d'Ixelles

24 à 30, Passage du Nord

Exportation : 229, Avenue Louise, 229

Anvers - Charleroi - Gand - Namur - Ostende - Blankenberghe - La Panne etc.

AROCHE (Lux.)

Grand Hôtel des Ardennes

Propriétaire . M. COURTOIS - TACHENY

Littérature surréaliste

Avouons que nous n'y comprenons pas grand'chose... n'est pourtant pas une raison... Les jeunes sont les unes, ils ont des droits sur nous. Nous avons peut-être le devoir de les écouter. Cependant, cependant... vous continuerez cette phrase).

Voici donc deux spécimens d'une poésie à laquelle nous nous abstenons de donner un qualificatif. (Nous manquons.)

Le premier « célèbre » la mort de la directrice des magasins de la Samaritaine :

LA MORT DE MADAME COGNACQ

A l'âge où les enfants roulés dans le sable tels des escalopes panées cherchent le chemin du centre de la terre la mère Cognacq les seins lourds du lait que sa mère lui avait légué ramassait ses aiguilles brisées pour fabriquer des canons Un jour le canon de ses rêves fut fondu puis vendu aux ennemis par le père Cognacq. En souvenir de cet événement la Samaritaine fut ouverte Et chaque matin en s'y rendant, la mère Cognacq ramassait le crottin de ses chevaux pour les pistonnets de son époux Hélas elle est crevée la mère Cognacq elle est crevée comme la France De sa panse verte comme un pâturage s'échappent les familles nombreuses qui pour chaque enfant recevaient une pelle à feu Plus de mère Cognacq plus d'enfants venant après dix-huit autres à Pâques ou à Noël pisser dans la marmite familiale Elle est crevée la mère Cognacq dansons dansons en rond sur sa tombe surmontée d'un étron.

Benjamin Péret.

L'autre poème est consacré à la mort héroïque du lieutenant de la Tour. La revue le fait précéder de ces quelques lignes :

On sait que le sujet proposé par l'Académie française pour le prix de poésie de 1927 est « la mort héroïque du lieutenant Condamine de la Tour », tué l'été dernier au Maroc, à la tête de sa section de tirailleurs. Notre collaborateur Benjamin Péret, inspiré particulièrement par cette action d'éclat, présente dès maintenant au jury académique le poème ci-dessous, où est apprécié à sa juste valeur le haut fait d'armes de son compatriote.

Depuis sept siècles Condamine de la Tour les bras en aiguilles de pendule marquant neuf heures au quart debout sur son bouc tricolore commandait ses quatorze homards.

Par sa cervelle percée les brises chantaient « Descendras-tu cochon de vendu » Mais du ciel noir comme le front de ses pères aucune langouste ne venait secourir ses homards Seul parfois le bref éclat d'un ongle l'avertissait que les marmites changeaient de sexe et que les laitues perdant leurs oreilles accouraient lui demander le secret de ses poils

Soudain dans l'air barbe un clou s'enfonça avec un bruit de ténébres un clou bleu et vert comme un matin de printemps 2,437 punaises sortirent de son nez 4,698 lampions pénétrèrent dans ses oreilles. Il cria

Moi Condamine de la Tour je cherche des massacres des enfants dans des souliers de nuages et le soldat inconnu dans le placard Mais Jésus a jeté le soldat inconnu dans sa poëbelle et les porcs l'ont mangé et les Alsaciens ont mangé les porcs C'est ainsi que tu as grandi Condamine de la Tour que tu as grandi comme un porc et le nombril du soldat inconnu est devenu le tien Mais aujourd'hui Jésus a mis ses pieds dans ta gidouille qui lui sert de sabot les deux pieds dans le même sabot C'est pour cela qu'on l'a fait dieu et que ses curés ont des chausures semblables à leur visage. Pourris Condamine de la Tour Avec tes yeux le pape fera deux hosties pour ton sergent marocain Pourris Condamine de la Tour pourris ordure sans os.

On ne sait ce qu'il y a de plus admirable dans ce poème, le fond ou la forme. Et vous pouvez lire toutes ces belles choses, et d'autres aussi belles, dans la revue *La Révolution Surréaliste*. Prix du numéro pour l'étranger : 5 francs.

Petite correspondance

Lusigny. — Vous avez tort de vous résigner à mettre un port de 40 centimes pour affranchir vos lettres. Allez les porter à domicile avec le tram : ça ne vous en coûtera que 50.

Tibard. — Oui, on avait songé d'abord à mettre les échafaudages de la Bourse sous verre pour les conserver plus longtemps, comme les bibelots dans une vitrine-étagère ; mais par le temps de compression de dépenses qui court, on y a renoncé : on s'est contenté d'une palissade.

Jules B. — Les baux de location pour les annonces figurant sur la palissade de la Bourse sont des baux éphythéotiques : on ne les conclut pas pour moins de quatre-vingt-deux ans.

Élève de rhétorique. — Que voulez-vous que nous y fassions ? Consultez un spécialiste.

Abonné noir du Katanga. — Nous ne comprenons pas grand chose à votre lettre écrite en *navakéwéhoho*. Si nous trouvons un traducteur, nous nous empresserons de vous répondre. (Reçu pour nos pauvres une aune de cotonnette et une dent de crocodile.)

Theodor W. — Non, au régime de vingt-six bocks par soirée, la médecine ne peut rien pour vous. La prompté rédaction d'un testament est, dans votre cas, de rigueur.

Cercle I. E. C. — Un exemplaire du *Secret du Dr Voronoff*, dédiée par l'auteur, est parvenue, en effet, à votre ami. Un schiedam d'honneur à arrosé la remise de ce volume à son digne destinataire. Celui-ci, après une étude consciencieuse de la matière, donnera une conférence : « De l'influence des préliminaires de Voronoff sur la qualité des choesels et en fait des sociétés financières, sur les parts de fondateur, les actions de capital et les titres de jouissance ».

Docteur L. — N'y touchez pas : elle est de celles dont on parle toujours mais au sujet desquelles on n'imprime jamais.



La question des dettes

Parmi tant de lettrés reçus sur ce sujet, en voici une qui exprime l'opinion plausible d'un Belge moyen.

Mon cher « Pourquoi Pas? »,

Il faut être aveugle pour ne pas voir qu'il y a quelque chose de louche dans la dépréciation lente mais continue de notre monnaie, malgré les virements ministériels, les taxes, les impôts et le travail de notre peuple. Ce ne sont pas les 1,500 millions d'impôts nouveaux ni 50 Francqui qui feront rentrer les milliards que nous devons. Et la preuve est là que le livre atteint la cote à laquelle on a mis le triple comte Pouillet à la porte. Il y a donc quelque chose de louche. Je vous donne mon hypothèse là-dessus.

Quand M. Jaspas se présentera chez les banquiers étrangers, je crois que l'oncle Sam qui y sera naturellement représenté tiendra à peu près ce langage :

— Comment, vous voulez encore des sous! Diable... Je n'ai déjà été pas mal engueulé pour vous avoir donné 62 ans de crédit...

— Vous n'allez pas me dire que vous ne pouvez pas nous prêter la bagatelle de 150 millions de dollars... Nous nous trouvons devant des échéances... et patate! et patate!... Il faut absolument nous rendre ce service, quand le peuple verra que vous avez confiance en nous, peut-être que le crédit national augmentera aussi...

— Service... service...; je vous rends mauvais service en vous prêtant, dira l'oncle Sam en grattant dans sa barbe de Shylock... Comment allez-vous me rendre tout ça? Enfin nous verrons...

Il se peut que nos ministres reviennent avec les piccaillons. J'en doute; mais s'ils en reçoivent, je suis certain que ce sera la dernière fois. Comme le petit quelque chose de louche persistera toujours et que malgré tout le franc baissera, je vous le dis, moi, quand nous serons un nouveau ministère ou un dictateur ou n'importe quoi et que l'on aura encore besoin d'argent, voici ce que bon dear old man nous dira :

— Je regrette, Messieurs. Vous me demandez de l'argent, hum! hum! il paraît que vous n'êtes pas encore si pauvre que ça. Vous vous trouvez un peu dans la situation d'un noble seigneur qui a beaucoup joué et perdu (la guerre); votre intendant vous a remis des sommes importantes; vous lui avez donné plein pouvoir de se les procurer; peut-être qu'il en a gardé un peu pour lui; en tout cas, si vous voulez une situation nette, liquidez votre domaine; il vous restera toujours votre hôtel de ville; nous nous arrangerons...

Ici, plusieurs délégués n'osent rentrer au pays avec de si bonnes nouvelles. Mais voilà ce qui nous attend. Nous ne paierons pas en soixante-deux ans. Nous paierons plus vite que nous le croyons... A moins que...

Pour ceux qui ne veulent pas comprendre, l'oncle répétera : — Mais oui, vendez le Congo; nous annulerons les dettes et avec le reste vous payerez les bons de trésor et nous vous garderons deux places d'administrateurs, dans la nouvelle société anonyme (si vous êtes bien sage). N'oubliez pas que les Américains sont un peu là. Good bye.

La France paiera de la même façon. Les Antilles, la Guadeloupe, quelle saignée! L'Amérique ne nous a pas prêtés contre simple promesse de remboursement; je suis persuadé qu'elle a pris de bonnes hypothèques sur notre colonie. Elle réclamera ses dettes et vendra quand nous ne pourrions payer nos échéances. Et voilà pourquoi le franc ne peut plus devenir un franc et que nous ne pourrions pas payer même quand nous serions capables de le faire.

C'est là une opinion... Elle est discutable mais admissible.

Ah! les mathématiques!

Nous le jurons : Nous ne touchons plus jamais aux mathématiques. La citation de M. Dahl nous a valu une grêle de lettres ironiques. En voici une à titre d'exemple. Elle rend les choses au point :

Chers Moustiquaires et Pion vénéré,

Vous n'avez décidément pas de chance quand vous effleurez ces sciences exactes qu'on nomme mathématiques, et je crains fort que le verre de gueuze que vous avez ingurgité dans votre joie vous remonte aux lèvres avec une saveur amère. Croyez-vous vraiment que 500 francs pour 10,000 voix signifie que chacun de ces voix vaut 20 francs? En mettant en pratique les notions élémentaires qui m'ont été inculquées à l'école primaire, et en retournant le problème sur toute ses faces, je ne suis arrivé qu'à un seul résultat : 1 voix vaut fr. 0.05. Croyez bien que je ne mets dans ma remarque aucune méchanceté, mais que je vous remercie, au contraire, de m'avoir procuré, par l'explosion de votre contentement, quelques moments d'hilarité aussi douce que bienveillante.

Et je me permets, afin de rendre indolore cette blessure d'amour-propre, de vous adresser en un chèque postal, de quoi noyer, dans un verre de gueuze votre chagrin et votre confusion.

Il n'y peut rien

Mon cher « Pourquoi Pas? »,

Je lis, à la page 568 de votre n° 620, à propos d'un brigadier de gendarmerie intrançaisant : « Il n'en peut rien ». Je suppose que vous n'avez pas voulu rectifier le lapsus de ce brave Pandore, afin de laisser à l'anecdote sa couleur locale. Toutefois, je me permets de vous signaler que les Français se moquent de nous quand nous disons : « Je n'en peux rien ». Eux disent : « Je n'y peux rien ». De fait, ça paraît plus logique et ça sonne mieux. Soumis à l'appréciation du Pion.

Un lecteur, futur écrivain.

Evidemment, notre lecteur, futur écrivain, a raison. Mais nous ne nous serions pas permis de corriger le style d'un brigadier de gendarmerie.

CHAMPAGNE

AYALA

GÉRARD VAN VOLXEM
162-164, chaussée de Ninove

Téléph. 644,47

BRUXELLES

*Voici votre chance,
saisissez-la*



Juillet

Premier Quartier le 13

Pleine Lune le 25.

Soleil : lever 4 h. 04 — coucher 7 h. 48

15

195 St-Henri 170

Jeudi

1926 **Dernier jour** de

CONCOURS CARAVELLIS

Caravellis

— Si vous rencontrez des difficultés à obtenir le règlement du concours, écrivez-nous, 55, rue de Laeken, Bruxelles. Nous vous donnerons par retour du courrier l'adresse d'un détaillant dans votre voisinage, qui vous le remettra gratuitement.



Le Coin du Pion

Le « Soir » reproduit un de vos articles dans lequel vous attribuez à Louis-Philippe la paternité de l'expression « entente cordiale ». Il y a erreur et il faut remonter beaucoup plus loin. C'est le cardinal Dubois, précepteur du duc de Chartres qui, le premier, employa la fameuse expression « entente cordiale ». Le Régent lui confia une mission en Angleterre, vers 1714, et c'est dans une des lettres que Dubois envoyait au Régent, pour lui rendre compte de ses tractations que se trouvent les mots « entente cordiale », qu'on a si souvent répétés depuis, sans en connaître l'origine.

Rien ne prouve que l'expression n'a pas été employée avant lui. (« L'Enfer de l'Histoire », du docteur Tabanès, p. 145, chapitre sur le « Cardinal Dubois ».)

Nous sommes désolés pour Louis-Philippe. Rendons à César...

???

PIANOS HERZ

Neufs, occasions, locations, réparations

47, boulevard Anspach, Bruxelles. T. : 117.10

???

L'histoire, toute proche, porte déjà de fausses étiquettes. La Flandre libérale cite De Schelde :

Voici, d'après notre confrère « De Schelde », édité à Tamme, les visites royales et princières qui eurent lieu dans cette commune :

17 septembre 1865. — Le comte (devenu plus tard Léopold II) et la comtesse de Flandre visitent l'exposition industrielle organisée dans les locaux de l'école du dimanche, et assistent au banquet organisé en leur honneur.

???

Du Temps, du mardi 22 juin, 4^e page, 4^e colonne, vers la fin d'un article signé Léandre Vailat :

... On était logique sans le vouloir, comme M. Joseph Prudhomme faisait de la prose sans le savoir.

Si le Temps s'en mêle et prend Prudhomme pour Jourdain...

???

Dans le dernier « Pourquoi Pas ? », le Moustiquaire de service parle dans l'article intitulé : Le plan financier (p. 709) de « coupons » de chemin de fer.

N'est-ce pas une faute de français et ne doit-on pas dire : « billets » de chemin de fer ?

Ceci me rappelle une petite histoire verviétoise : Une paysanne de « Stimblot » (Stembert en français) qui n'avait jamais voyagé se rend à la gare-fantôme de Verviers-Matadi et demande au guichet combien on paie pour aller à Bruxelles. L'employé lui indique le montant du parcours, la brave femme retire de ses dessous la vessie de porc séchée qui lui sert de bonnet et, après avoir donné son argent, s'en va sans avoir pris son billet. « Madame, votre coupon ! » lui crie en wallon le buraliste. « Eh bé, si m'con pond, ramasse les ours ! » riposte, furibonde, notre indigène du pays des « lots ».

De la Nation belge du 5 juin :

Une voix... d'or !

Mille guinées par semaine !

Tel est le prix de l'engagement que vient de faire à Eugène Meller le directeur du « Kit Kat Club » de Londres. Mille guinées par semaine, cela fait, au cours actuel du change, 25,200 par soirée.

A supposer que la belle actrice reste en scène 25 minutes — ce qui est un maximum — c'est donc 2,520 francs qu'elle gagnera par minute.

25,200 : 24 = 2,520 ???

???

Du journal namurois Vers l'Avenir, ce petit chef-d'œuvre :

CHAÎNE. — Joseph T. et Pierre P., de Ham-sur-Sambreville volèrent une chaîne pesant 120 kilos et appartenant au Club de bonnage de Ham. Ils découperont la chaîne en petits morceaux et la firent ainsi débiter par la fille de Pierre, Marie, qui la vendit à un chiffonnier, Maximilien D., de Jemeppe. Comme celui-ci transportait toutes ces mailles, il eut mal à partir avec un gendarme qui le rencontra sur la route.

Maximilien D., qui avait agi de bonne foi, signala au gendarme qu'il avait acheté la chaîne en morceaux à Marie. On interrogea la fille et, de fille su aiguille, on découvrit les auteurs du vol.

Joseph T. et Pierre P. ont été condamnés chacun à 200 d'amende et Marie P. à 100 francs.

Où il y a de la chaîne, il n'y a pas de plaisir.

C'est exquis, exquis, exquis...

???

Offrez un abonnement à LA LECTURE UNIVERSELLE 86, rue de la Montagne, Bruxelles. — 500,000 volumes en lecture. Abonnements : 55 fr. par an ou 7 fr. par mois. — Catalogue français vient de paraître. Prix 12 francs. — Fauteuils numérotés pour tous les théâtres et réservés pour les cinémas, avec une sensible réduction de prix. — Tél. 115.22.

???

De la Dernière Heure du 24 juin :

FRAMERIES REFUSE L'EAU !

Mons, 25 juin. — L'administration communale de Frameries avait organisé dimanche un referendum sur le projet de distribution d'eau.

4,500 électeurs, hommes et femmes, y ont pris part. 3,140 ont voté contre le projet et 1,262 pour ; il y a eu 50 p. d'abstention.

Le résultat du scrutin a été une surprise, car on croyait grande majorité de la population partisane de ce projet.

En ne se montrant pas « partisante » du projet, la population aura été l'« artisante » des malheurs qui la tentent.

???

De l'Horizon (5 juillet) :

On se souvient que Nivelles a été fondée par sainte Gertrude fille de Pepin de Landen, maire du palais d'Austrasie, ancêtre de Pepin le Bref, de Charles Martel, de Charlemagne.

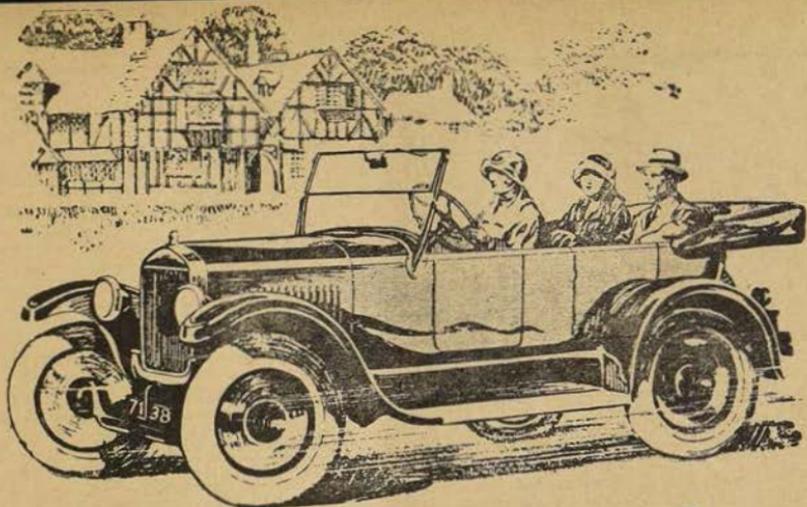
« On se souvient » ! Quel âge ont donc les lecteurs de l'Horizon ?

???

De Midi, sous le titre : « Deux ans de prison pour un meurtre » de son amie :

La Cour d'assises de la Flandre orientale a condamné, hier après-midi, à deux ans de prison, Louis Librecht, ouvrier fabrique, 23 ans, domicilié à Alost, lequel, en novembre dernier, à Denderleeuw, tira plusieurs coups de revolver dans la direction de son amie, Adèle Van Nieuwenhovens, ouvrière de brique, qui l'avait abandonné. On sait qu'Adèle Van Nieuwenhovens ne fut pas blessée.

La victime d'un meurtre qui n'est pas blessée mais plusieurs coups de revolver tirés dans sa direction, doit être bien curieuse à voir ! Et Denderleeuw peut être fier de posséder « cette fille » dans ses murs !



Passe Partout !

QUE ce soit sur les routes plates des Flandres ou dans les Ardennes montagneuses, la Ford est toujours à la hauteur de sa tâche parce que son moteur a exactement la force qui convient. Une voiture trop puissante est dispendieuse, une voiture trop faible ne fait pas tout. Une Ford, elle, fait tout et le fait bien.

Carrosseries tout acier, choix de couleurs : bleu cobalt, gris-taupe, rouge carmin, vert tartan ; ligne fuyante, châssis surbaissé, freins renforcés, grand confort ; réservoir à essence se remplissant du dehors ; éclairage et démarrage électriques, 5 pneus ballon. Consommation moins de 10 litres aux 100 km.

N'oubliez pas que vous pouvez immédiatement obtenir tout véhicule Ford par l'intermédiaire du "Crédit Ford", aux meilleures conditions — demandez-les au Distributeur Officiel Ford le plus proche.

Ford

Ford Motor Company of Belgium S. A.
Hoboken lez-Anvers.



Demandez à votre Distributeur Ford le plus proche, les conditions du "Crédit Ford".



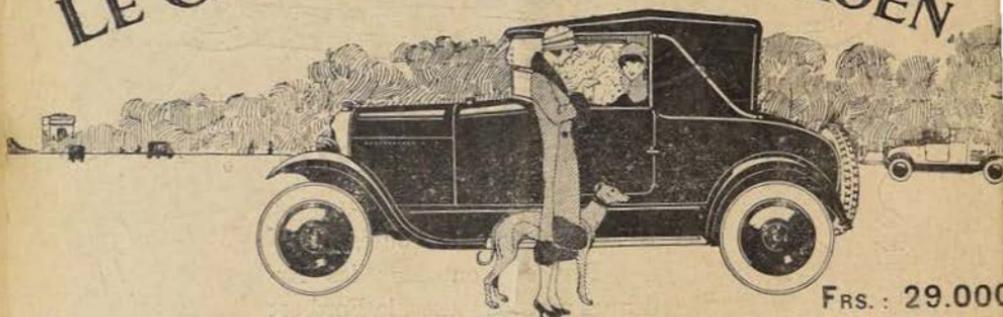
TOURING
5 places

La voiture idéale pour la famille.



LE CABRIOLET 10^{CV} CITROËN

"LA VOITURE CHIC"



FRS. : 29.000

TOUR A TOUR RAVISSANT TORPEDO OU CONDUITE INTÉRIEURE D'UN GRAND CONFORT LE CABRIOLET 10CV. RÉALISE GRÂCE AU LUXE DE SES AMÉNAGEMENTS INTÉRIEURS, AUX LIGNES HARMONIEUSES DE SON ENSEMBLE, LA VOITURE ÉLÉGANTE PAR EXCELLENCE.

SOCIÉTÉ BELGE DES AUTOMOBILES "CITROËN" (S. A.)

ADMINISTRATION : 47-51, RUE DE L'AMAZONE

MAGASINS DE VENTE ET SALONS D'EXPOSITION :

48-50, BOULEVARD ADOLPHE MAX, BRUXELLES